

Crise
du photo-
journalisme
et santé
des photo-
graphes

Irène Jonas
Juin 2019

4	Préface
5	Introduction
6	Mon métier, ma passion... ma souffrance
8	Travail et santé
10	Les risques psychosociaux
10	Une hyperactivité nuisible à la santé
11	Le casse-tête des statuts
12	Une intensification du travail
12	Disparition du temps pour soi
13	Des savoir-faire dévalorisés
14	La brutalité de l'arrêt des commandes
15	L'absence de réponses
17	Souffrance par la perte de sens au travail
20	L'angoisse des années futures
21	Les stratégies pour préserver sa santé psychique
21	Voir un psychologue
22	Contre l'isolement : mettre en place des soutiens, des collaborations et/ou des espaces partagés
24	Avoir le soutien des proches et amis
24	Changer de vie ou de métier
25	Pénibilité du métier
25	Mal de dos, tendinites et fatigue oculaire
27	Santéisme, prudentialisme et néolibéralisme
27	Préserver son « capital santé »
30	Les stratégies pour tenir au travail
31	Petits arrangements avec l'auto médication
32	Les arrêts de travail
33	Renoncer à des soins
34	La question des mutuelles
36	Le soutien du (de la) conjoint (e)
36	Accident et/ou maladie : la vie peut basculer
37	La première alerte qui change la donne
40	La maladie invalidante
42	Grossesse et parentalité
49	Conclusion

Préface

Quelques semaines après avoir réalisé un entretien avec une photjournaliste, j'ai reçu sur ma boîte mail ce texte écrit par elle. En guise de préface, je lui laisserai donc la parole car ses mots, mieux que les miens, exprimeront ce que ressentent beaucoup d'entre eux.

« Une furieuse envie de disparaître. Une crypto quelque chose qui congèle, quelques semaines, le temps que les choses se tassent. Le temps que la douleur se calme.

Je veux bien passer par dessus, aller de l'avant, bouger, faire des activités, me changer les idées mais j'ai des vertiges, parfois ma respiration se bloque, à la chorale j'ai des larmes qui coulent. Ça change les idées. Je me pensais nulle, je me constate pathétique.

Repenser mon métier de photographe, rebondir. L'appareil photo me brule, son poids m'arrache la nuque. Je veux bien me battre, ne pas les laisser gagner mais je ne suis pas équipée pour faire face à leur stratégie. Une forme de management moderne. Arracher le cœur des gens avec le stylo bille en or pour bien gratter le fond de leur estomac.

Message clair : RIEN. Tu pensais mettre de l'âme dans ton travail, te donner à fond, bon esprit d'équipe, toujours partante. Et bien voilà, la preuve en est, je ne faisais que m'agiter, faire tourner de l'air car rien, rien je ne représente rien d'autre qu'une économie dans un tableau Excel. Je pensais que mes images comptaient. Que mes photos pouvaient dire. Rien je vous dis rien. Quelqu'un d'autre, moins payé, va appuyer sur le bouton et peu importe la photo, ça fera toujours plus l'affaire que d'avoir à payer. Rien, aucune valeur. Rien. Vingt ans d'ancienneté. Rien. Des couvertures qui font les meilleures ventes annuelles. Rien.

Je ne vaux même pas un licenciement. Rien. Où alors un agacement sous forme de convocation prud'homale. Un ou deux collègues qui mollement protestent mais pas au point de perdre leur avantage. Rien. Rien. Rien. Et je dois repartir, passer à autre chose, avoir des projets. Refaire confiance, m'investir dans un reportage. Croquer dans la vie. J'ai les dents arrachées et les gencives brulées par l'amertume. Devenir un coyote pourrait me faire envie, hurler à fendre l'arme, leur sauter à la gorge, arracher leur sourire satisfait à pleine gueule, les crocs plongés dans leurs yeux de rapace et trainer le cadavre de leurs ambitions. Mais rien, je ne ferai rien. Je suis annulée»

Introduction

D'une façon générale pour les photojournalistes (et dans une certaine mesure pour l'ensemble de la profession de photographe) les risques et les problèmes de santé se situent essentiellement à quatre niveaux :

Les risques psychosociaux

Le premier et principal, est lié à ce que l'on appelle les risques psychosociaux, à savoir : « *les risques pour la santé mentale, physique et sociale, engendrés par les conditions d'emploi et les facteurs organisationnels et relationnels susceptibles d'interagir avec le fonctionnement mental* ». Le burn out (ce que l'un d'entre eux a appelé « **l'explosion en plein vol** ») **et la dépression** (voire les tendances suicidaires), liés aux conditions de travail de plus en plus « uberisées », « intensifiées », jugées « irrespectueuses » et précarisées, soit ont été **vécus** soit sont envisagés comme une interruption de parcours professionnel plausible.

La pénibilité

Le port de matériel lourd et les douleurs de dos étaient globalement acceptés comme une donnée inhérente au métier (même si l'on perçoit dans la jeune génération, et particulièrement chez les femmes, un désir de s'alléger et de privilégier des appareils photos plus légers). Mais avec la baisse de revenus et la nécessité de compléter le travail photojournalistique par d'autres activités (corporate, édition, etc.), cette pénibilité liée au poids du matériel est parfois multipliée par deux ou trois. De plus, avec le passage au numérique et la post-production sur ordinateur d'autres pénibilités se cumulent à celles déjà existantes : station assise prolongée, tendinites, et fatigue visuelle.

Des risques exacerbés

Les dangers en reportage sont vécus comme faisant partie des risques du métier de photojournaliste. Toutefois, la disparition des commandes et des assurances qui sont censées aller avec, la difficulté à obtenir une carte de presse, le changement d'attitude vis-à-vis de la presse, à l'étranger comme en France, exposent davantage les photojournalistes à des violences.

Des protections sociales inégales

La polyactivité obligée amènent les photojournalistes à jongler entre différents statuts (auto-entrepreneur et/ou droit d'auteur/Agessa et/ou piges rémunérées en salaires). Cette situation ne favorise ni l'accès aux soins ni les prises en charge pour les accidents, maladies ou grossesses et pose un vrai problème pour la retraite.

Face à cette situation qui ne cesse de se dégrader et se précariser, les photojournalistes se retrouvent soumis à une injonction contradictoire : **préserver leur santé pour pouvoir continuer à travailler et tenir au travail quitte à ne pas se préserver ou se soigner**. Si d'un côté les photojournalistes tentent d'entretenir leur « capital santé » physique en faisant du sport ou en ayant une alimentation saine, d'un autre côté la santé psychique et physique est mise à rude épreuve pour tenir au travail.

Les divers aspects de la précarisation du travail et de l'emploi ont des conséquences multiples sur la santé des individus. Tout d'abord, les difficultés financières font qu'il est plus difficile d'avoir un mode de vie favorable pour la santé, et amènent à renoncer à des soins. Simultanément, les incertitudes sur le devenir professionnel se traduisent par des sentiments d'inquiétude et d'angoisse en eux-mêmes pathogènes. Dans la vie professionnelle, l'intensification du travail et le durcissement des conditions de travail exposent les photojournalistes à des pénibilités et à des risques accrus. Mais surtout, il apparaît que beaucoup de conditions sont réunies pour risquer de conduire les photojournalistes soit à un burn out, soit à un état dépressif, voire suicidaire.

Mon métier, ma passion...

ma souffrance

« Ce n'est pas un travail mais un plaisir ». Le choix de devenir photographe est le plus souvent énoncé comme le fruit d'une « vocation » qui s'est imposée à eux. Être photographe n'est pas considéré comme un « vrai » travail puisqu'on est né pour ça. Cette vocation se révèle parfois tardivement, mais là encore, elle résulte d'une passion personnelle irrésistible qui finit par s'imposer. Être indépendant, de surcroît dans une activité artistique, est considéré comme un luxe, une chance, un choix. Les photographes n'ont pas assez de mots pour dire à quel point ils considèrent qu'envers et contre tout ils ont de la chance. « Mon travail est extrêmement passionnant, mais aussi très contraignant (horaires, charges de travail). Il est aussi assez exigeant au niveau physique (port de charge, déplacements à pied). Il y a une obligation de se maintenir en forme physique et psychique », écrit l'un dans le questionnaire diffusé par la Céreq - Centre d'Étude et de Recherches sur les Qualifications -, « Mon travail est une passion, il échappe donc aux perspectives sociologiques ou autres. Sur ma santé il agit positivement malgré toutes les difficultés inhérentes à cette occupation », écrit un autre.

La posture la plus répandue fait du risque une réalité inhérente au statut de photojournaliste et le prix à payer pour la liberté. La flexibilité, l'autonomie qui sont perçues comme les aspects positifs de ce statut ont une contrepartie : le risque. « Je l'ai choisi, je n'ai rien à dire », dira Bernard pendant un entretien. Si certains, plus âgés, estiment avoir bien gagné leur vie de la presse pendant un temps et disent que le ratio d'énergie dépensée était à la hauteur de l'épanouissement et du retour financier, il n'en n'est plus de même depuis la crise. Même ceux qui ont des archives sur lesquelles ils espéraient vivre pour compléter leur maigre retraite, réalisent « qu'elles ne valent plus grand chose ».

Ils sont ainsi aujourd'hui peu à pouvoir ne vivre que du photojournalisme. Ils se consacrent au moins à mi-temps à des activités photographiques de corporate ou éditoriales pour subsister. La précarité est ainsi définie comme inhérente au travail indépendant. Stress, fatigue, anxiété, épuisement sont jugés comme

partie intégrante de l'activité indépendante et/ou artistique. Ils sont considérés comme une « bonne fatigue » au sens où pour une part ils constituent une contre-partie assumée au fait d'être « libre » mais font également partie du choix professionnels : « J'exerce un métier passionnant et j'en accepte les inconvénients et les risques ». Mais cette précarité peut aussi s'accompagner d'un lourd prix à payer, financier, personnel, familial ou au niveau de la santé.

Être photographe, voire photographe indépendant, est un grand bonheur. Tous et toutes expriment combien ils sont heureux-ses de l'être et combien c'est un métier qu'ils ont choisi et qui leur apporte des gratifications. Mais écrit l'un d'entre eux : « C'est un travail très épanouissant et riche sur le plan social et intellectuel. Si ce métier est plutôt dur physiquement, c'est surtout la charge mentale/psychologique qui est importante. C'est compliqué d'avoir une perspective d'avenir compatible avec des aspirations <normales> de niveau de vie (crédits, propriété, enfants, vacances...), et ne suis pas très optimiste quant à l'évolution et la reconnaissance par les politiques et le grand public de ce métier. C'est dur psychologiquement d'avoir à faire des concessions importantes sur sa vie privée »¹.

Les photographes considèrent leur travail comme un travail fatigant qui nécessite d'être en forme et une bonne part d'entre eux disent donc se protéger de manière consciente en développant en adoptant des pratiques ou une discipline personnelle, tant sportive qu'au niveau de l'alimentation. Plusieurs photographes font de la gymnastique ou du yoga pour préserver leur dos, d'autres voient un psychologue ou mettent en place des stratégies amicales au retour de reportages difficiles sur des zones de conflits, d'autres font attention à leur sommeil, deviennent végétariens, etc. d'autres encore, se retrouvent en collectif de façon plus ou moins informelle ou partagent des bureaux.

On retrouve ici ce que la sociologue Marie Buscato avait souligné pour les musiciens : il suffit d'écouter ces personnes pour s'apercevoir que ce sont à la fois la jouissance et la souffrance qui les lient à leur travail, comme si leur travailler ne pouvait se dire que par des couples conceptuels « opposés » : métier passionnant et vie de dingue ; absence de choix et volonté de rester dans la course ; révolution et panique ;

passion et impossibilité de s'arrêter. Au point que la liberté du choix du travail les amène presque inexorablement à la nécessité du « travailler », la nécessité elle-même engendrant paradoxalement la seule et vraie liberté : celle d'être eux-mêmes le fruit de leur travail. Jusqu'au point de ne plus exister en dehors de lui. *« Je considère la possibilité d'exercer ce métier et d'en vivre comme une chance. C'est un métier choisi et non exercé par défaut. Mais bien qu'étant intégré dans des réseaux professionnels j'ai conscience d'une part de la précarité du travail (un éditeur change et nous ne sommes plus dans la liste des photographes appelés pour des commandes), de son aspect disparate (peu de commandes d'un même employeur mais multiplicité des employeurs) et de la relative dépendance au désir du commanditaire. Cet aspect noté pour le versant psychologique des conditions de travail. Photographe est un travail réputé créatif mais où trop s'aventurer à ne pas dire amen au commanditaire peut nous mener à être blacklisté. Et si j'estime encore que les photographes peuvent ne pas être trop mal payés en France, les conditions tendent à se détériorer de manière exponentielle (baisse du tarif des piges; syndication imposée ce qui fait disparaître les reventes, qui équilibrent des revenus en piges peu élevés, concurrence des grands groupes qui vendent à la tonne des photos à très bas prix, des tarifs totalement inapplicables pour un indépendant, matériel cher à la charge du photographe) »².*

Comme l'évoque Christophe Dejours, à force de revenir sur la tâche et sur la difficulté, non seulement le travailleur découvre le monde et se découvre lui-même. Le travail est un moyen de faire naître de nouveaux registres de sensibilité.

Travailler n'est pas seulement produire mais se transformer soi-même. Grâce au travail, les bases de la santé peuvent ainsi s'augmenter et permettre d'aller mieux psychologiquement, en revanche lorsqu'on ne laisse pas au travailleur la possibilité de travailler « bien » ou encore de travailler « bien » mais au prix d'une hyperactivité en prenant sur lui, sur son temps, sur son sommeil, la santé psychique est mise en danger. Pour lui il n'existe pas de neutralité dans le travail, le travail ayant toujours un fondement sur la santé et les fondements de l'identité. D'une manière générale, en matière d'analyse des risques psychosociaux, on considère que les personnes les plus exposées à ces risques sont souvent les plus impliquées dans leur travail. Ainsi les photographes jugeant très majoritairement leur travail comme varié et épanouissant, ont de fortes chances d'être très impliqués dans une activité qu'ils jugent souvent, dans le même temps, fatigante et stressante; peu enclins dans le même temps à changer d'activité, tout en étant contraints pour certains à en exercer plusieurs, ils sont particulièrement susceptibles de ressentir une charge mentale pouvant préparer un burn out. *« Mon travail est stressant dû au management des organes de presse. Le travail de photographe de presse en lui-même est très épanouissant. Je suis en burn out diagnostiqué par un psychiatre ».*

« Le métier de photographe est un métier tellement épanouissant que j'en oublie mes douleurs » a écrit également un des répondants dans l'enquête quantitative du Céreq, mais que se passe-t-il lorsque les douleurs ne veulent plus se faire oublier et qu'elles se rappellent violemment à soi, sous forme de maladie, de mal de dos, de dépression ou de burn out ?

Travail et santé

Globalement, et en neutralisant l'effet de l'âge, les études montrent que la consommation de soins des indépendants est plus faible que celle des salariés. Cela peut s'expliquer par une plus grande difficulté à trouver le temps de se soigner et d'avoir des arrêts maladie, par une tolérance plus grande à la fatigue ou à la douleur, par une éthique du travail plus forte, mais aussi, pendant longtemps, par une moins bonne couverture sociale qui a pu installer des habitudes durables, même après une mise à niveau. La question qui se pose alors est la suivante : cette moindre consommation est-elle le signe d'une résistance plus forte ou de meilleures conditions de vie et de travail (moins de stress) ou au contraire un risque de mauvais suivi médical (avec comme conséquence plus de problèmes de santé à terme) ?

Les relations santé-travail sont par nature complexes et ambivalentes : si le travail (son contenu, ses conditions, son organisation) et les conditions d'emploi contribuent à construire – ou à fragiliser – la santé physique, mentale et morale, la santé en retour configure la façon de travailler et les orientations des parcours professionnels – positivement lorsque la bonne santé permet une pleine participation au monde du travail, ou négativement lorsqu'opèrent des processus de sélection/exclusion professionnelle sur des critères de santé. « *Le travail et la santé sont l'un avec l'autre dans un rapport fondamental d'interdépendance animé par deux dynamiques simultanées et complémentaires : d'une part, la santé construit la capacité à travailler et détermine un ensemble de possibilités et d'impossibilités dans la sphère de l'intégration professionnelle ; en regard, l'exercice d'une activité professionnelle façonne doublement la santé : par le biais des sollicitations et de l'usure physiques et psychiques dans les gestes et les postures de travail, et par la médiation des conditions d'existence et des niveaux de vie qui déterminent à la fois l'état de santé et le système de ressources et de contraintes permettant à des degrés divers son entretien et sa restauration. Autrement dit, la santé et le travail s'affirment d'emblée comme des sphères nécessairement encastrées* »³.

Une étude menée par l'INSERM en 2011, identifie les problématiques psychosociales que les travailleurs indépendants rencontrent le plus fréquemment dans leur quotidien. Parmi celles-ci, on peut citer : la tendance à travailler dans le cadre d'amplitudes horaires élevées (pas de réglementation du temps de travail des non-salariés) et des tâches de gestion/comptabilité qui s'ajoutent aux activités professionnelles. « *Je passe plus de temps à gérer de l'administratif et de la comptabilité qu'à me consacrer aux prises de vues. Et surtout, la prise de vue ne représente plus que 5% de mon activité de photographe, le reste étant consacré au traitement de l'image devant un écran. Cela inclus la retouche, la gestion du site, des réseaux sociaux, les newsletter, etc. (...) <Le fait d'être indépendante a pour conséquence qu'il est difficile de faire des pauses car il y a toujours quelque chose en attente (courriers, devis, compta, problèmes logistiques divers, recherche de nouveaux débouchés ou créations nouvelles), et souvent la détente, le sport ou les loisirs sont reportés >* »⁴. Un autre aspect de cette plus grande emprise du travail sur la vie des non salariés concerne leurs difficultés à concilier travail et vie privée ou familiale. De plus, peut exister un envahissement de la sphère travail sur la sphère personnelle. « *La vie de famille est souvent difficilement compatible au niveau timing avec les commandes* »⁵

Les formes d'insécurité socio-économiques caractérisent également le quotidien des travailleurs indépendants notamment par l'incertitude du niveau de revenu qui peut varier mensuellement. « *Les conditions de travail à la pige sont assez stressantes et inquiétantes. L'attente d'un travail, d'une commande, d'un sujet est parfois difficile à vivre (...) <Les conditions de travail sont difficiles psychologiquement puisque on ne sait jamais de quoi sera fait le lendemain... Aucune visibilité. De plus en plus difficile de se projeter dans l'avenir >* »⁶. L'insécurité d'emploi et le peu de protection face au risque sont des réalités partagées par la vaste majorité des travailleurs indépendants. Les indépendants peuvent même être vus comme emblématiques de cette frange de plus en plus importante de travailleurs qui supportent seuls, d'une part les risques

3 Valentine Hélaridot, « parcours professionnels et histoires de santé ; une analyse sous l'angle des bifurcations », Cahiers Internationaux de Sociologie, N°20, 2006/1, p. 59-63

4 Extrait de l'étude quantitative du Céreq

5 Extrait de l'étude quantitative du Céreq

6 Extraits de l'étude quantitative du Céreq.

économiques et sociaux associés au travail et d'autre part la responsabilité de se protéger contre ces risques⁷. «*Au fil des années, les droits d'auteur deviennent de plus en plus faibles. Mon agence est devenue une banque d'images, aucune commande, très peu d'échange. Seule devant l'ordinateur avec son travail photographique, sans contact humain, la solitude s'installe. Il faut beaucoup de force pour rester motivé et créatif*». C'est sur chaque individu que repose la nécessité de se motiver et de se maintenir en forme physique et psychique.

La précarité du travail peut être une source de souffrance dont la manifestation la plus spectaculaire est parfois le suicide et le principal risque est celui d'une maladie ou d'un accident qui viendrait hypothéquer la capacité de travail. «*Mon activité est compromise car une spondylarthrite ankylosante active pose de plus en plus de problème pour travailler*»⁸. Ce risque comporte des conséquences plus graves que le risque du sous-emploi, notamment parce que dans le cas de la maladie, le recours à la stratégie salariée ou à la diversification des compétences n'est plus une issue possible.

Les études montrent que les travailleurs indépendants consomment moins de soins et d'arrêts de travail que les salariés. Ils sont réputés prévenir ou gérer l'ensemble des situations et problèmes de santé susceptibles d'affecter de manière temporaire ou permanente leur capacité de travail. Cet avantage relatif de santé des non-salariés qui apparaît dans les statistiques est-il alors lié au fait que leurs besoins de recourir aux soins seraient moindres que ceux des salariés ou qu'ils les retarderaient davantage⁹?

«Ayant eu un cancer, il y a 7 ans, j'ai négocié auprès du chirurgien pour qu'il repousse l'opération d'un mois afin que je puisse réaliser

un travail. La progression du cancer aurait pu me coûter la vie, mais j'avais besoin de cet argent»¹⁰. D'une façon générale, les raisons que les photojournalistes avancent pour avoir renoncé au moins une fois à des soins sont nettement associées à l'emprise de leur travail et à la peur de perdre des commandes. «*D'un point de vue physique, multiples tendinites, TMS en pagailles, journées à rallonge, longs trajets. En cas de pépin, si on ne peut assurer une commande, on peut perdre tout bonnement le client alors on croise les doigts pour ne jamais avoir à refuser une commande (susceptible d'entraîner d'autres)*»¹¹. Mais lorsque la maladie est là, un troisième type de problème se dessine pour les photographes: celui de disparaître des réseaux et de se faire oublier. Les réseaux informels constituent une ressource importante pour trouver du travail chez les indépendants, mais c'est une ressource exigeante, qu'il faut périodiquement alimenter et qui est durement sanctionnée par l'absence ou la non-visibilité temporaires. L'invisibilité un tant soit peu prolongée, que ce soit en contexte de maladie ou de maternité, risque à terme d'entraîner le sous-emploi.

Les conclusions d'une étude montrent que le stress de l'indépendant, ajouté aux conditions de travail ainsi qu'une négligence du traitement des facteurs de risque, sont à l'origine d'un véritable problème de santé publique. En effet, la surmorbidity pour des affections chroniques graves chez les professions indépendantes, alors que les conditions de prise en charge et de remboursement des soins sont alignées depuis plusieurs années sur celles des salariés, montre que pour plusieurs affections, ce sont les conditions de vie et de travail et la négligence du traitement des facteurs de risque cardio-vasculaires qui semblent être à l'origine de cet écart en défaveur des indépendants¹².

7 À l'exception des secteurs artistiques qui bénéficient d'un régime particulier de rapports collectifs de travail, les clients ou donneurs d'ouvrage des indépendants ne contribuent pas non plus à leur protection en cas de maladie, d'accident ou en vue de la retraite.

8 Extrait de l'étude quantitative du Céreq.

9 Avec le risque, dans ce cas, de présenter à terme un état de santé plus dégradé.

10 Extrait de l'étude quantitative du Céreq.

11 Extrait de l'étude quantitative du Céreq.

12 Laurent Sauze, Philippe Ha-Vinh et Pierre Régnard, «Affections de longue durée et différentiel de morbidité entre travailleurs salariés et travailleurs indépendants», dans *Pratiques et Organisation des Soins*, Vol. 42, 2011/1, p. 1-9.

Les risques psychosociaux

Les risques psychosociaux se développent à la frontière entre la sphère privée (le psychisme individuel) et la sphère sociale (l'organisation du travail). Globalement les facteurs psychosociaux de risque au travail peuvent être regroupés autour de six axes : l'intensité du travail, le temps de travail, les exigences émotionnelles, le manque d'autonomie, une mauvaise qualité des rapports sociaux au travail et l'insécurité de la situation de travail. « *La problématique majeure de notre métier, c'est d'être perpétuellement en stress du <Est-ce que demain il va arriver du travail>, et <Est-ce que les prix vont passer ?> En fait depuis une bonne dizaine d'année, les photographes se font manger à petit feu, par une non valorisation de la profession et de la création de l'auto-entreprenariat qui a fait des ravages dans le milieu, et créer une concurrence un peu déloyale parfois, en faisant au passage diminuer une qualité visuelle auparavant escomptée. Tous ça pour les bénéfices toujours fleurissant des grandes entreprises. La majorité du stress, en tout cas le sujet qui revient souvent parmi les photographes, est bien celle-ci : la dépréciation de notre savoir faire »¹³.*

Les risques psychosociaux sont avant tout liés à l'organisation du travail : moins de marges de manœuvre, moins de temps pour faire le travail et bien le réaliser, amputation du pouvoir d'agir, l'impossibilité de construire du sens, la difficulté à « décrocher » afin de prendre du temps pour soi, l'isolement sont ainsi autant de situations professionnelles qui peuvent avoir des répercussions sur la santé physique et psychique.

« *Peut-être que dans un an je vous dirai le chômage ce n'est pas drôle et je serai complètement déprimée, mais pour l'instant... Si je n'avais rien à côté, je ne sais pas comment je réagirai, parce que d'un seul coup tu perds tout et tu n'es plus rien socialement. J'ai quand même pris cinq kilos en quelques mois, parce que cette histoire au journal, je te fais travailler, je te fais plus travailler, ça fait deux trois ans que ça dure et à un moment donné j'allais très mal... Il y a eu des périodes où j'avais le moral très bas. Ça va presque mieux depuis que je me dis ça va bientôt être fini cet espèce de yoyo. Je me souviens une fois j'étais en province et à la gare je vois la couverture*

sur un sujet que je traite depuis des années faite par un autre photographe, la page de couverture était affreuse... Je me suis écroulée en larmes, en pleurant à gros sanglot, en me disant : mais je ne comprends pas pourquoi ils ne me l'ont pas donnée, qu'est-ce que j'ai fait ? C'est le genre de truc que je fais toujours... Mais pourquoi ? Des trucs comme ça de non reconnaissance, ça démolit... » Elise

Aussi longtemps que le travail fait sens pour les gens, quand bien même il y aurait des désagréments, et il y en a toujours, la souffrance n'est pas pathogène. On peut ainsi distinguer le déficit de reconnaissance – il est banal de « manquer de reconnaissance » – du déni de reconnaissance qui apparaît comme beaucoup plus délétère (pour exemple, la situation des pigistes qui ne sont plus rappelés du jour au lendemain).

La baisse des revenus, l'intensification du travail qui en découle, et les changements de l'organisation du travail dans la presse non seulement fragilisent la situation des photojournalistes mais sont autant d'éléments qui mettent la santé à rude épreuve. « *Choisir sa profession et en vivre est une chance. Mais cela s'accompagne d'une véritable discipline. Manquer de sommeil plusieurs jours de suite et ne pas s'obliger à s'arrêter et c'est le burn out assuré. J'en ai d'ailleurs déjà fait les frais en 2 001... Je reste optimiste mais reste inquiet sur le long terme. Je ne gagne pas trop mal ma vie mais sans pouvoir jouir d'une maison à moi par exemple. Locataire avec ma compagne en logement social et vacances courtes... Pas beaucoup de sorties, on compte ses sous. Il y a deux ans, je suis tombé en vélo. Opéré, je suis resté alité 1 mois et demi. Je n'avais pas d'assurance complémentaire. J'ai reçu 750€ par rapport à mes revenus de l'année précédente de la part de la secu/agessa alors que mes charges étaient de 3 000€ environ... J'ai depuis pris cette assurance complémentaire qui me coûte 150€/mois. Mais pas assez de temps pour se reposer. Allez, je retourne travailler. Bonne enquête »¹⁴.*

Une hyperactivité nuisible à la santé

Pour se maintenir en activité il s'agit essentiellement de se démarquer des autres, de fidéliser mais aussi d'être capable de se diversifier. La pluriactivité définit l'exercice

13 Extrait de l'étude quantitative du Céreq.

14 Extrait de l'étude quantitative du Céreq.

de plusieurs métiers dans un même champ professionnel, elle s'applique à un photojournaliste qui mène à la fois un travail photographique pour la presse et un travail photographique dans un autre domaine (corporate, édition, masterclass, etc.). La polyactivité comprend quant à elle plusieurs activités dans différents champs professionnels¹⁵. Peu de photojournalistes échappent aujourd'hui à la nécessité de travailler dans plusieurs champs professionnels.

La polyactivité est aujourd'hui sous les feux de la rampe avec la nouvelle expression de « slashé », terme qui désigne à la fois des indépendants qui combinent les activités, des employés à temps plein auto-entrepreneurs sur leurs heures libres ou des travailleurs à temps partiel... et qui, pour la plupart, cumulent deux à trois statuts. S'ils sont souvent présentés par la presse comme des personnes qui chérissent la souplesse et la liberté que leur offre cette organisation même s'ils ont un emploi du temps rempli, voire surchargé, on peut se poser la question de la part choisie et de la part subie dans cette nouvelle organisation du travail qui conduit le plus souvent à une forme d'hyperactivité, satisfaisante pour les uns, épuisante pour les autres.

Cette nouvelle organisation du travail s'inscrit dans une logique de rentabilité « obligée » qui n'est pas sans avoir des répercussions sur la santé. Les photographes et les photojournalistes, rarement passifs, ne sont pas sans chercher à mettre en place des stratégies plus ou moins couteuses en termes de temps, de fatigue et d'investissement, souvent, pour essayer de reconstruire un rapport positif au travail et résister aux situations stressantes de dévalorisation du travail. Ils sont ainsi nombreux à surinvestir le travail, à y consacrer l'essentiel de leur énergie, de leur temps mais aussi de leurs ressources cognitives et mentales.

« En 2016, j'ai un peu pété un câble parce que c'était dur de mener les deux de front, d'abord parce que ma première activité était elle aussi très prenante parce que je gérais des dossiers un peu compliqués, que mon activité de photographe était aussi sur des thèmes difficiles, donc à un moment donné j'ai fait un burn out... Deux ans, et encore il y a des moments où... J'ai vécu sur mes économies pendant deux ans mais dans ce burn out,

je n'ai jamais arrêté la photo mais j'ai continué des choses qui me tenaient à cœur et je me suis dit : < Donne-toi les moyens d'aller au bout, lâche ton boulot salarié et monte ta société >. J'ai souhaité monter ma société mais j'ai vite été confrontée à plein de problèmes, je ne voulais pas être auto-entrepreneur, alors j'ai imaginé plein de choses : restreindre mon niveau de vie, vendre ma maison, partir m'installer en Andalousie... La question c'était est-ce que je retrouve un boulot alimentaire pour pouvoir continuer à faire mon travail de photojournaliste où est-ce que je réduis mon train de vie au minimum » Inès

Cette hyperactivité professionnelle comme stratégie défensive peut alors les conduire au surmenage, à l'épuisement puis ou au burn out. Comme le souligne Christophe Dejourns l'hyperactivité est la conséquence évolutive des efforts considérables déployés par la personne pour assumer les contraintes croissantes imposées par l'organisation du travail tout en continuant de produire un travail de qualité. « Pour le dire en d'autres termes, à chaque fois qu'un travailleur réussit à s'impliquer subjectivement dans son travail, c'est-à-dire à faire consciencieusement son travail, il devient en contrepartie vulnérable au risque de l'hyperactivité. Et cela est vrai pour tout travailleur, quelle que soit sa structure mentale et quelle que soit l'idéologie managériale de l'entreprise ou du service par lesquels il est employé »¹⁶.

Le casse-tête des statuts

Parmi les photojournalistes, un nombre important se trouve dans des situations statutaires diverses et/ou cumulées du fait de leur polyactivité. Dans la mesure où la majorité des photographes (à part les salariés permanents) sont obligés, en plus du photojournalisme, de trouver d'autres sources de revenus (presse, défilés de mode, offices de tourisme, galeries d'art, édition de livres etc.) ils sont tour-à-tour ou simultanément pigistes et/ou auto-entrepreneur et/ou auteur, et ont même parfois créé une entreprise dont ils sont salariés. Tous racontent comment la multiplicité des statuts conduit à une complexité administrative « il y a de quoi se faire des nœuds dans la tête, devenir schizophrène » dit l'un « Je suis photographe, c'est mon métier et pourtant j'ai trois statuts différents, c'est l'enfer » dit un autre.

15 MarieChristine Bureau, Marc Perrenoud, Roberta Shapiro, « L'artiste pluriel. Démultiplier pour vivre de son art », *Regard sociologique*, PUS, 2009.

16 Christophe Dejourns ; « Activisme professionnel : masochisme, compulsivité ou aliénation ? » in *Travailler*, n°11, 2004/1, p.25-49.

Si certains sont encore intraitables sur la pige payée en salaire, beaucoup acceptent la proposition d'être rémunéré en droits d'auteur.

« *Au début j'étais pigiste, en salaires, mais très vite ils m'ont proposé de travailler en droit d'auteur, c'était beaucoup plus intéressant pour eux, pas de 13^e mois, pas de congés payés et moi... Tu cherches toujours à arranger les gens, tu ne vas pas commencer à dire non... Donc j'ai dit oui et très vite ils m'ont presque tous payée en droit d'auteur. A l'époque je ne savais pas que ce n'était pas légal mais je me souviens que ça a commencé dans les années 1992, 1994 par là... Anne*

Comme il l'a déjà été souligné dans d'autres interventions: la sécurisation sociale des travailleurs indépendants est une question globale. On met en avant la flexibilité mais on ne met pas les moyens qui vont avec. Si l'indépendance et la flexibilité améliorent la performance de l'économie, c'est très bien, mais il faut que cela se traduise par un retour pour ceux qui supportent cette flexibilité. Ce rapport n'a pas pour objet de développer cette question, mais elle reste centrale concernant les soins et la santé, dans la mesure où la multiplicité des statuts non seulement rend complexe le suivi médical, mais crée de fortes inégalités.

« *Je payais les cotisations Agessa, mais pas de mutuelle, et surtout pas de retraite! Et l'Agessa n'a jamais rien dit* » **Stone**

Une intensification du travail

Le pigiste est par excellence précaire dans le sens où il est confronté à une hyperflexibilité de l'emploi mais lorsque la précarité n'en n'a que le nom et que les revenus sont décents, elle n'est pas vécue négativement. Le sentiment d'être « dangereusement précaire » n'est pas identique lorsque que les piges s'enchaînent, que les revenus permettent de constituer un cadre de vie agréable, qu'il est possible de vivre sans l'angoisse permanente du lendemain parce qu'on peut mettre de l'argent de côté et que l'on se sent reconnu et valorisé.

L'intensification du travail se définit comme une action de dépasser la mesure habituelle, comme le fait de travailler à des cadences élevées (augmentation du rythme, réduction du temps non directement productif et comme le fait de travailler

dans des délais serrés (échéances rapprochées, urgence permanente)¹⁷. Cette intensification des rythmes se traduit par une sollicitation accrue des ressources physiques et psychiques des travailleurs. « *Depuis le numérique, je travaille 3 fois plus et gagne 3 fois moins. Je fais 4 métiers en un, photographe, tireur, retoucheur, graphiste. Je travaille non stop! il faut pour être performant apprendre à travailler sur de nouveaux logiciels, c'est chronophage et sans fin. Il faut travailler toujours plus vite, avec mails et sms, on n'hésite pas à vous solliciter n'importe quand. Les positions prolongées sur l'ordinateur, amènent tensions aux cervicales, mal de dos, et tensions oculaires* »¹⁸.

Mais l'intensification des rythmes peut avoir aussi des répercussions directes sur la façon dont le photojournaliste organise son travail. Des départs en reportage hâtif une préparation insuffisante et une mauvaise évaluation des risques, peuvent conduire à des situations dangereuses.

« *Les fois où j'ai déconné c'est parce qu'on m'a demandé de faire quelque chose, où en binôme avec le journaliste, on s'est dit: <Ah, ce serait intéressant de faire ça.> On a mal mesuré les risques, on a fait confiance à quelqu'un qui, finalement, ne s'avérait pas de confiance mais on n'avait pas le temps. On n'avait pas le temps de prendre plus de précautions. Après tu te jettes dans la gueule du loup et à un moment, tu te rends compte ben que t'as franchi la ligne rouge, qu'il n'y aura pas de retour en arrière, et que tu peux juste prier pour que ça se termine bien. C'est là où le facteur chance il intervient. On aurait pu se faire tuer et ça aurait été de notre <faute>, dans le sens où les mesures préventives, on les avait pas prises. Découvrir la situation au fur et à mesure, ça c'est une faute professionnelle* » **Olivier**

Disparition du temps pour soi

Les vacances, voire même du temps pour soi semble être une pratique qui n'existe plus pour les photojournalistes. Comme le souligne une majorité, la précarité du métier est telle qu'il est impossible de s'offrir le luxe de ne pas répondre « présent » lorsqu'une commande non seulement est effective ou bien même risque de se présenter. L'insécurité permanente dans laquelle ils vivent, la nécessité d'enchaîner en permanence, corporate, mise en place de reportages, départ en reportages,

17 Réseau Francophone Formation Santé

18 Extrait de l'enquête quantitative Céreq

démarchage pour vendre les reportages, commande de piges génère non seulement une impossibilité à dire « non » mais également à courir le risque de s'absenter plusieurs jours consécutifs. **Christine** lie clairement la difficulté à prendre des vacances à l'état global d'insécurité existant :

« Je pense que dès que tu es un petit peu plus en sécurité, ce qui est mon cas en ce moment, je m'accorde un peu plus le temps de partir, mais tant que j'étais en insécurité totale, zéro vacances. Il y a la sécurité et l'état d'esprit qui jouent, je vois bien quand j'étais salariée dans une agence, je faisais des heures sup, je faisais des dimanches... Quand tu es en insécurité tu as du mal à refuser une pige... Enfin j'ai du mal... je crois que je ne sais pas sauver ma peau »

Et pourtant, la plupart ont conscience qu'ils ne pourront pas tenir en permanence à ce rythme, que des temps de pause sont vitaux pour éviter les risques de burn out.

« Le soin basique, aller chez le dentiste, c'est facile. C'est d'autres soins qu'il faudrait peut-être avoir. Prendre plus de vacances, prendre plus de temps, arrêter constamment d'être une machine de guerre dans nos têtes. Parce qu'il faut se détendre en fait. On s'épuise hyper vite, c'est sûr » Elisabeth

Ne pas arriver à décrocher, à prendre quelques jours de vacances est une forme d'hyperactivité. Or, nous l'avons vu, cet investissement sans limite dans son travail a comme contrepartie d'être plus particulièrement vulnérable au risque de l'hyperactivité et par voie de conséquence au burn out.

Des savoir-faire dévalorisés

Comme le souligne Christophe Dejours dans son ouvrage *Souffrance en France*, le statut du travail est fondamentalement ambivalent : « il peut générer le malheur, l'aliénation et la maladie mentale, mais il peut aussi être médiateur de l'accomplissement de soi, de la sublimation et de la santé ». En ce sens, la santé est ce qui peut être perdu ou gagné, construit ou mis en danger par le travail.

De nombreuses études épidémiologiques ont montré que le risque de maladie cardiovasculaire est multiplié par 2 à 4 lorsque les salariés sont confrontés à des organisations du travail

« stressantes ». Si le stress existe lorsque l'emploi est incertain et qu'il est impossible de prévoir son avenir professionnel, il peut également se manifester lorsque le travail semble sans intérêt, mal rétribué et faiblement reconnu ou encore lorsque ce travail se révèle incompatible avec le reste de l'existence et de ses autres responsabilités (notamment sur les projets de vie familiaux). « *Métier très épanouissant mais usant au regard des efforts à fournir pour expliquer, intéresser, valoriser notre travail et sa qualité et justifier en permanence sa valeur et son prix auprès des employeurs* »¹⁹. Puisque sa contribution à l'activité productive n'est pas valorisée, il éprouve le sentiment d'être plus ou moins inutile.

« Ce que je trouve le plus pénible, c'est le manque de reconnaissance point de vue argent et le manque de culture photo qu'ont les gens dans les journaux... Ils utilisent la photo qui leur tombe sous la main... Les tarifs n'ont pas arrêté de dégringoler depuis le passage à l'euro... Avec le numérique il a fallu se rééquiper en appareil photo et se rééquiper tous les cinq ans maximum en appareil photo et en ordinateur » Emmanuel

Il existe une multitude de formes de tension psychologique, mais une attire l'attention des chercheurs : la *dissonance cognitive*. La *dissonance cognitive* dépeint un état de tension dans lequel se trouve une personne face à une situation ou un environnement opposés à ses croyances ou habitudes de faire ou de raisonner. Le cœur du problème se trouve alors dans l'impossibilité du travail bien fait. Des personnes qui souhaitent travailler dans les règles de l'art se heurtent à des organisations qui sacrifient la qualité du travail. Le problème devient alors personnel, mais il est politique dans ses causes, tout comme dans ses conséquences.

« Le dernier boulot que j'ai fait avant d'être congédiée, je photographiais quelqu'un, après la séance de pose, sa secrétaire appelle pour qu'il puisse voir les photos. C'était la première fois de ma vie qu'on me demandait ça... Il a refusé que certaines passent. Et aujourd'hui ce n'est plus le photographe qui choisit ses photos. J'en ai même eu un qui me prenait l'appareil des mains pour voir ce que j'avais fait. Et les jeunes c'est pire ils veulent tous photoshopper les photos, genre instagram avec ce nouveau filtre chinois qui lisse la peau. La représentation de soi a complètement changé, on ne peut plus faire une photo normale » Anne

Les recherches en psychodynamique du travail

ont bien montré qu'à travers ces processus, c'est finalement l'estime de soi, l'identité au travail et l'épanouissement personnel qui sont menacés. Il faut souligner que ces souffrances sont d'autant plus délétères qu'elles sont vécues sur un mode essentiellement individuel, dans un sentiment d'isolement et de culpabilité éprouvé par les travailleurs.

«*Au bout de 26 ans, de tout un cursus se retrouver là alors que je sais que je suis bon, que je suis même meilleur qu'il y a quelques années... A mon âge je devrais avoir le droit de partir en week-end, de m'offrir un restaurant, de m'acheter un disque qui sort dont j'ai envie, mais non je ne peux même pas*» **Bernard**

La brutalité de l'arrêt des commandes

La précarité causée par le travail, notamment à travers les périodes de non-travail, peut être une source de dépression, particulièrement quand elle se manifeste de façon silencieuse et sans aucune rationalité apparente. Un jour, que ce soit au bout de cinq, dix, quinze ou vingt ans des collaborations prennent fin et les commandes s'arrêtent, souvent définitivement et ce sans le moindre mot d'explication.

«*Il y a quelque chose que je n'avais pas anticipé, c'est que les gens avec qui j'ai travaillé étaient plus âgés que moi, donc j'ai des clients avec qui je bossais depuis 20 ou 30 ans qui sont partis à la retraite et ils sont remplacés par des trentenaires, voir plus jeunes, et ça passe beaucoup moins bien. Résultat ça s'est arrêté assez vite, mais pas officiellement, ils ne répondaient plus au message, il n'y avait plus rien, et voilà... A un moment il n'y a plus du tout de réponses, et voilà c'est terminé, il n'y a plus rien. Comme la loi ne leur impose aucune obligation vis-à-vis de nous, même si d'un point de vue humain on ne traite pas les gens comme ça, c'est leur façon de faire actuellement*» **Emmanuel**

La dégradation du rapport au travail est d'autant plus douloureuse qu'elle est souvent vécue sur un mode individuel : si les photographes sont tenus de s'engager personnellement dans leur travail, c'est aussi à titre personnel qu'ils doivent gérer les échecs et les défaillances.

«*Le coup de blues quand personne ne te téléphone et que les gens que tu connais depuis 20 ans ne te passent plus de commandes. Le plus dur c'est qu'il n'y a pas de mots sur les situations,*

quand on arrête de te faire travailler et que personne ne te parle, tu es dans un espèce de truc bizarre. Je pense que les coups de blues c'est lié à des journaux sur lesquels tu t'investis beaucoup, que ça s'arrête et qu'il n'y ait pas de paroles sur ce qui se passe. Humainement, j'ai du mal, il y a un manque de considération et puis de courtoisie» **Charles**

Dans de nombreux entretiens, la façon brutale dont se sont arrêtées et s'arrêtent encore les piges, après parfois plusieurs années de collaboration avec un journal ou un magazine, génère une succession de sentiments : étonnement, stupéfaction, colère et doutes sur son travail.

«*J'ai eu des moments de déprimés quand des collaborations se sont arrêtées de façon un peu abruptes. On t'appelle plus pendant deux mois, d'un seul coup tu te demandes ce qu'il se passe, ils ne se sentent aucune responsabilité à l'égard du pigiste, tu es la dernière roue du carrosse. Une personne m'a fait travailler pendant 10 ans et d'un seul coup elle décide de moins me faire travailler, peut-être parce que j'ai 50 ans, peut-être parce qu'elle a envie de faire travailler d'autres photographes – ce qui est légitime – mais on ne te dit rien. Moi si elle ne me fait pas bosser pendant deux mois, je me pose 10000 questions : «qu'est-ce qui se passe, pourquoi?»*» **Alain**

Parce que sa satisfaction antérieure était extrêmement forte et perdurait depuis 16 ans, Anne est d'autant plus blessée et choquée par la manière dont elle apprend qu'elle a été remplacée.

«*C'était régulier, bien payé et j'ai bossé pendant 16 ans avec eux. Et l'année dernière, une des journalistes avec qui je travaillais m'envoie un texto et me dit que je lui manque et elle préférerait vraiment bosser avec moi qu'avec le mec qui m'avait remplacée. C'est comme ça que j'ai appris que je ne travaillais plus pour eux... Ils ne m'ont même pas appelée et je n'ai rien eu du tout... j'ai été voir la nouvelle rédactrice en chef que je connaissais un peu, je lui ai demandé pourquoi ils ne voulaient plus travailler avec moi et elle m'a répondu qu'elle n'avait pas osé m'appeler tant le prix des piges avaient baissé. Donc la porte est ouverte à condition que j'accepte de bosser pour 200 ou 300 balles. Du jour au lendemain une collaboration de 16 ans, terminé... et une base régulière pour moi aussi. Ca m'a mise super mal, j'avais peur de perdre les Agessa... Et quand ça se finit c'est même pas au-revoir et merci*» **Anne**

Pour Bernard, comme pour la plupart, la fierté du métier et de la façon dont il l'exerce, laissent

place à la lassitude, au découragement et à la peur. L'absence de commandes finit par le faire douter et questionne son regard sur lui-même en tant que photographe.

« *Ce qu'il y a de plus violent c'est ce téléphone qui ne sonne plus, vous faites de bonnes photos, vous avez des sorties presse et rien derrière, pas un coup de fil. C'est ce truc de non logique qui est insupportable. Tes employeurs, les Agences, les galeries te disent <t'es bon> mais tout le monde te dit <t'es une merde>, sinon on t'appellerait. Et quand vous avez ça et en plus le côté économique, c'est super dur. J'ai raconté ça à mon dernier médecin qui est parti à la retraite, j'étais allé le voir avec tous mes maux, et il me dit : <je ne sais pas comment vous faites pour tenir et être toujours sur vos deux jambes>. Je tiens à ce job mais je le paie cher* » **Bernard**

Cette situation de forte précarité n'est pas sans répercussion sur la vie affective et la vie sociale.

« *Le célibat, c'est lié, qui veut d'un mec qui galère à cet âge-là et qui a un boulot de crève la faim. Ça peut marcher à 20 ou 30 ans, mais après ça ne marche plus. Vu que je n'ai pas d'argent je ne sors jamais, ce n'est pas comme ça qu'on rencontre des gens* » **Bernard**

Se heurtant de plus en plus à l'incompréhension et au mépris des rédactions la désillusion et les humiliations participent à un sentiment de trahison. Doute sur son «talent», sentiment de trahison mais également incompréhension. Parmi les photographes rencontrés un certain nombre s'étonne de rapporter des reportages qui ne soulèvent même pas une lueur d'intérêt dans les yeux de ceux à qui ils les proposent, quand toutefois ils arrivent à montrer le travail.

« *J'ai travaillé sur le stock Car en France, il y a un championnat de France et les hommes courent avec les femmes et j'ai fait un reportage sur les femmes qui courent. Je m'attendais à ce qu'une presse féminine soit intéressée mais personne ne l'a pris. Je me suis fait rembarré sec quand j'ai voulu montrer les images. Certaines revues ont des réponses automatiques, c'est vachement encourageant dans le métier...* » **Julien**

L'absence de réponses

L'absence de réponse lorsqu'ils proposent des reportages, maintient les photographes dans des situations d'attente parfois insupportable et incompréhensibles.

« *Le plus stressant c'est clairement au niveau de la presse, ce n'est pas tant le fait d'avoir peu de travail mais de rester dans l'attente. Tu envoies un dossier et on ne te répond jamais. Je trouve ça extrêmement malpoli et malvenu vu qu'on est sur le même bateau. Si on n'était pas là ils ne seraient pas là et vice versa. Parfois j'aimerais juste leur dire : vous faites chier, répondez, ça nous évitera de vous renvoyer un mail dans un mois* » **Gaspard**

A la fin des années 1980, Benjamin Siegrist propose un modèle « déséquilibre : effort/reconnaissance » qui repose sur le constat qu'une situation de travail qui se caractérise par une combinaison d'efforts élevés et de faibles reconnaissances, s'accompagne de réactions pathologiques sur les plans émotionnel et physiologique. Les faibles reconnaissances peuvent être d'ordre économique (un salaire insuffisant), social (un manque d'estime et de respect) ou organisationnel (l'insécurité d'emploi et les faibles perspectives de promotion). Ce manque de reconnaissance mine l'estime de soi et ouvre la porte à des manifestations psychologiques, physiologiques et comportementales dont les conséquences, au plan de la santé mentale, peuvent prendre la forme de dépression, d'épuisement professionnel, de détresse psychologique élevée ou même de suicides.

« *Je n'ai plus 25 ans. Tu as des trucs qui te découragent, quand tu t'entends dire j'ai <vaguement> montré ton reportage par une rédactrice photo d'un grand journal, le tout après des semaines de silence... C'est un tel manque de respect, tu n'attends pas un mois pour dire <vaguement>, tu dis oui ou non...* » **Théodore**

Pour Elise, comme pour tout photjournaliste, apporter une contribution ne va pas sans l'attente d'une rétribution. Cette rétribution peut prendre plusieurs formes : matérielles (les revenus) mais surtout symbolique, à savoir une reconnaissance de la qualité du travail. Ce qui met à mal de nombreuses personnes de la profession est qu'une de ces formes de reconnaissance du travail bien fait se traduisait entre autre par le fait d'avoir de nouvelles commandes. L'arrêt brutal des commandes, l'absence de réponse, outre la privation de revenus, constituent alors une forme de désaveu de la qualité du travail réalisé, qui peut entraîner une remise en cause personnelle douloureuse et de son travail et de l'utilité de sa personne.

Elise: se battre pour ne pas sombrer

Elise a 56 ans. Après 20 ans de « bonnes et loyales » piges pour un magazine elle rencontre une situation de crise au sein de l'hebdomadaire auquel elle collabore depuis toutes ces années. En dehors de l'aspect financier, ce qui la blesse avant tout est la façon dont le contrat dont elle pensait que les deux (elle et le magazine) étaient partie prenante n'est d'un seul coup plus respecté.

« Pour moi c'est un contrat, je donne tout ce que je peux pour faire de bonnes photos, c'est-à-dire que je leur donne ce que je suis, ce que je suis dans mon métier, ce que je suis dans la vie, je leur donne le maximum de mes capacités morales, mentales, physiques, pour respecter l'accord qu'on a passé, pour leur donner les meilleures illustrations possibles. Parce que j'estime que j'ai un contrat avec eux mais que eux ne respectent pas ce contrat. Quand je suis à 7h du matin avec une famille en pleurs et que je les convaincs de me laisser prendre des photos pour le journal, je suis entrain de respecter un contrat. Et ça me rend hors de moi que ce ne soit pas réciproque. J'ai mis des années à développer une façon d'être avec les gens. Devant les chefs du service photo, j'ai entendu : <Et pourquoi elle on la paie plus cher que les autres>, ça fait 20 ans que je travaille au journal, j'ai plus d'expérience que les stagiaires et parce que c'est la loi de payer en salaire. Quelqu'un a dit que j'étais capable de faire des choses que personne d'autre n'était capable de faire... En 20 ans, ils n'ont jamais eu un seul procès et pourtant je travaille sur des sujets sensibles... Et il a été répondu <Alors pourquoi on ne la paie pas pour ce que les autres ne peuvent pas faire et pour les autres reportages on prend des gens moins chers!> J'hallucine! L'excellence dans le travail, l'engagement tout ça ne mériteraient pas d'être payé ! »

On le voit ici, vouloir conserver son travail ne relève pas uniquement d'une rationalité instrumentale et d'autres dimensions sont en jeu : faire face relève ainsi d'une logique où se mêlent respect des valeurs, volonté que le rapport aux engagements soit réciproque et implication affective. Toutefois, les effets du stress sur le bris du contrat psychologique deviennent pour Elise des facteurs générateurs de fatigue et d'épuisement.

« Si je ne faisais pas d'expositions à côté ou si je n'avais personne dans ma vie privée, je ne sais pas comment je réagirai, parce

que d'un seul coup tu perds tout et tu n'es plus rien socialement. J'ai quand même pris cinq kilos en quelques mois, parce que cette histoire au journal, je te fais travailler, je te fais plus travailler, ça fait deux trois ans que ça dure et à un moment donné j'allais très mal... Il y a eu des périodes où j'avais le moral très bas. Ça va presque mieux depuis que je me dis ça va bientôt être fini cet espèce de yoyo. Mais il y a une période où j'ai beaucoup pleuré. J'avais du mal à me lever le matin. L'incapacité à continuer à monter d'autres projets plus artistiques. La difficulté c'était continuer à faire le reste, à m'agiter et à continuer à faire des trucs de qualité, parce que des fois je ne pense qu'à ça. Mais comme mon médecin me dit : tant que je suis enragée, ça me maintient »

Elle rencontre heureusement beaucoup de soutien dans son milieu professionnel.

« Des gens du journal qui m'ont invitée à déjeuner, une amie qui est prête à témoigner. C'est important même si pour le moment je n'en n'ai pas vraiment parlé, mais les gens les plus proches me soutiennent »

La reconnaissance a un rôle majeur sur la construction de l'identité et s'inscrit dans le cheminement d'une vie et d'un accomplissement social. Mais même face à ce déni de reconnaissance qu'elle traverse dans son travail Elise est bien déterminée à mener la procédure qu'elle a lancé. Si elle est aussi déterminée, c'est qu'elle se sent investie d'un combat qui dépasse son seul cas individuel.

« Qu'est ce que ça veut dire si on peut faire des photos pour un journal sans carte de presse, sans rien juste en étant auto-entrepreneur ou à l'Agessa... Pour moi c'est quand même la démocratie qui recule. Tous les journaux descendent leur qualité que ce soit les articles

ou les photographies. Les rédacteurs sont pressurisés, ils ne sont plus écoutés et plus les journaux sont mauvais moins les gens les achètent. Dire je ne renoncerai pas à la carte de presse, ça fait des gens passionnés et des journalistes passionnés ça fait des bons journaux »

Par son attitude de résistance personnelle, elle se fait le porte-parole de ceux qui n'arrivent pas à <tenir tête> aux employeurs. Pour le moment ça ne touche pas à son identité et comme son médecin lui a dit: tant qu'elle est enragée, ça la tient... »

Pour Elise, comme pour Etienne, être en colère, se battre, est la dernière étape avant le risque d'effondrement. Etre en colère pour se sauver du désespoir

« On ne t'appelle plus pendant deux mois, d'un seul coup tu te demandes ce qu'il se passe? Je me pose 10 000 questions: <qu'est-ce qui se passe, pourquoi?> A 50 balais, ça met en colère de vivre ça et ça m'évite de déprimer... Ce n'est pas forcément bon pour la santé mais je me bats encore. Si tu te plains de la situation tu deviens un emmerdeur. La précarisation des pigistes c'est terrible, on devrait porter le gilet jaune comme les autres tellement on est pressurisés et envoyés au casse-pipe. La colère me sauve du désespoir » Etienne

Souffrance par la perte de sens au travail

L'année 2010 a été marquée par la publication de trois rapports sur le travail, les conditions de travail et les risques psychosociaux associés²⁰. Les transformations dans les organisations du travail entraînent une perte de sens du travail lui-même: sous l'effet de contraintes de plus en plus fortes, la possibilité de faire du « bon travail », la reconnaissance et la valorisation de soi dans le travail sont mises à mal.

« Ce n'est pas le travail qui est le problème, ce n'est pas ça qui me déglingue la santé, c'est de ne plus comprendre le sens de notre métier » Jean

De nombreuses études ont montré que lorsque les salariés ne disposent plus des critères qui leur

permettraient de savoir si ce qu'ils font est bien ou non, il leur devient difficile de distinguer le vrai et le faux, l'utile et l'inutile, le juste et l'injuste, le sincère et le stratégique. L'illisibilité du travail devient ainsi une source de souffrances morales. Il en va de même pour les indépendants, dont les photojournalistes.

Le sens du travail peut se définir de différentes manières: la signification du travail (la valeur du travail), l'orientation du travail (ce que l'on recherche dans le travail) et l'effet de cohérence (entre le travail accompli et les attentes de l'individu). L'utilité du travail, la rectitude morale au travail, les occasions d'apprentissage et de développement, l'autonomie, la reconnaissance, la qualité des relations, le sentiment de responsabilité et de fierté du travail accompli sont autant d'éléments qui donnent sens au travail. Le sens au travail renvoie donc aux buts et aux valeurs valorisées par les personnes, et la réalité à laquelle ces buts sont confrontés peut en frustrer la réalisation. Un travail qui a du sens, est un travail répondant à la fois à des besoins subjectifs - tels que l'estime de soi, des relations saines et attentionnées avec les autres - et à des besoins objectifs, tels que la sécurité et la dignité. « *Photographe depuis plus de 30 ans, actuellement en arrêt longue maladie, du a une réorganisation qui m'a envoyé dans un autre service sans être consulté, depuis un ans je subit une souffrance au travail, insulte menace de la part du directeur de la communication. Je ne peux plus être exposé à cette personne qui est néfaste pour moi et ma santé ce qui a occasionné cet arrêt longue maladie »²¹.*

A cette situation au travail s'ajoute les angoisses liées à la situation financière et à l'incertitude de boucler les fins de mois. Quelques temps après sa sortie de l'école de journalisme, André est confronté à un problème de non paiement d'un de ses reportages. Un bras de fer prolongé et l'angoisse de perdre un montant conséquent pour payer son loyer le conduisent à ce qu'il appelle une « sorte de dépression ». Incapable de se lancer dans un nouveau sujet, il en profite finalement pour faire un point et décider de comment il souhaite mener sa carrière de photographe: « *Cette période un peu de dépression, elle m'a amené sur une page*

20 Benoît Cherré, Zouhair Laarraf et Zahir Yanat, « Dissonance éthique: forme de souffrance par la perte de sens au travail », Recherches en Sciences sociales de Gestion, 2014, n°100, p. 143-172.

21 Extrait de l'étude quantitative Céreq.

blanche, pendant deux ou trois mois impossible de trouver une idée et du coup je me suis dit qu'il fallait que j'arrête de vouloir tout contrôler et que je me laisse aussi porter, s'il y a un sujet qu'on n'arrive pas à faire, c'est pas grave, si on découvre que quelqu'un d'autre l'a fait, ce n'est pas grave non plus... Parce que sinon ça te ronge et il ne faut pas ton métier te ronger. Des moments d'angoisse j'en ai traversé deux gros chaque fois à cause du non-paiement, en fait mes plus grosses angoisses c'est l'argent, c'est vraiment la plus grosse des angoisses.

C'est vrai que si ça payait un tiers mieux, j'aurais moins d'angoisse parce que ça permettrait de mettre un peu d'argent de côté parce que là c'est impossible de faire des économies »

André

Si de nombreux pigistes sont ainsi confrontés à une alternative difficile : travailler, mais en s'exposant à des risques pour leur santé, ou préserver leur santé, mais en s'exposant alors à un autre risque, celui de rater des piges, il semble que certaines pressions existent également pour des photojournalistes salariés

Alec: un salariat qui n'est pas de tout repos

Alec a 25 ans et vit uniquement du photojournalisme, comme salarié d'une agence. Après un BTS photo en deux ans, un bref passage à Louis Lumière, il commence par être pigiste dans une agence puis est embauché rapidement par une autre agence.

« Et en fait, j'ai eu la chance d'avoir quelqu'un qui décide de salarier quelqu'un et de me former, de former un jeune. Voilà! Donc oui, j'ai été salarié tout de suite »

Conscient de la chance qu'il a d'être salarié en cette période difficile pour le photojournalisme, il souhaite quand même indiquer les diverses pressions et tensions du métier. Il a parfois le sentiment d'avoir si peu de marge de manœuvre pour travailler et de faire plus de la communication que du journalisme.

« Beaucoup de mes collègues - je veux surtout pas me plaindre de ma situation - pensent que salarié veut dire sécurité de l'emploi etc. Moi, ce que je vois, c'est que mon patron me met beaucoup la pression parce que la crise, elle est pour tout le monde, elle est pour les indépendants, elle est pour les agences de presse, et mine de rien, j'ai (entre guillemets) un chiffre, il faut que je sois rentable, un petit peu. Et c'est vrai que ça m'amène des fois à avoir pas mal de pression de la part de mon patron parce qu'il me demande éventuellement d'avoir des exclusivités ou d'aller travailler sur des sujets, d'aller travailler sur plein de sujets. Des fois, ça m'est déjà arrivé de me miner un peu parce que telle personne était passée, avait réussi à faire ça alors que moi, je n'avais pas réussi. Et il y a un peu cette appréhension de: <Est-ce que le patron va pas râler?> Des choses comme ça! Donc, je pense que même quand on est salarié, on a ce besoin de voir nos photos paraître parce qu'il y a cette histoire d'argent, de guerre d'argent, qui existe quand même (...) Et on a beaucoup de contraintes et des fois qui paraissent... qui sont incompréhensibles »

Son jeune âge est pour lui l'occasion de pouvoir sortir et faire la fête sans être trop fatigué le lendemain mais il constate la difficulté de mener une vie qui lui permette de prendre soin de lui en dehors du travail.

« Quand j'ai commencé, j'étais très sportif, je faisais du sport, trois à quatre fois par semaine. Et en fait, quand j'ai été salarié - je me suis fait salarié au début de la campagne présidentielle. La campagne présidentielle, ça a été une horreur parce qu'on mange vite, on mange n'importe

comment, on rentre tard le soir, puis on part tôt le matin parce qu'on passe notre vie en déplacement. Un jour, on est à Limoges, l'autre jour, on est à Bordeaux. Et voilà, j'ai pris dix kilos pendant la campagne présidentielle parce que je pouvais plus faire de sport. Le fait qu'on ne fasse plus de sport, on s'épuise un peu plus vite, on transpire un peu plus vite aussi et c'est vrai que bon, ça, c'est jamais très bien d'avoir un photographe qui transpire, et même pour nous, c'est jamais très agréable de transpirer en plein travail. Et là, tout doucement, comme le mandat s'est un peu tassé et que l'actualité aussi est différente, j'ai pu reprendre une hygiène de vie un peu plus régulière on va dire, par semaine »

Si au niveau de la santé et de l'alimentation, il essaie de faire attention, ce principe de précaution reste très relatif

« Je dirais que je fais quand même beaucoup la fête, je bois beaucoup, enfin, je sais qu'une des passions que j'ai découverte dans la photographie, c'est aussi le vin, et en déplacement, forcément, même en déplacement, des fois, on boit plus qu'on ne devrait. Après, ça ne m'est jamais arrivé de boire parce que j'avais envie d'oublier ma journée, parce que j'avais ... »

L'emploi du temps, même salarié reste aléatoire avec parfois des journées ou des semaines surbookées et d'autres moments de « creux ». Quant à sa vie sociale, il est logé à la même enseigne que les pigistes, en ayant du mal à avoir des relations régulières faute de maîtriser son agenda, à devoir annuler des rendez-vous à la dernière minute et à sentir que l'entourage se lasse un peu de ce rythme.

« On en parlait avec un autre photographe. Il disait: "Dans notre métier, le plus dur, c'est pas d'aller travailler, c'est un peu de se faire oublier par ses amis." Parce que des fois, c'est vrai que ça arrive que, ben, on est tellement à droite, à gauche que, ben, on s'oublie un peu, on ... C'est assez compliqué. Ça, c'est ce qu'il y a de plus dur, je pense »

S'il n'ignore pas que le salariat permet d'avoir quand même la liberté de souffler un peu sans prendre trop de risques, de bénéficier d'une bonne

mutuelle, il n'en reste pas moins que l'envie fugace d'échapper à certaines contraintes qui y sont liées, n'est pas absente de ses réflexions.

« On est à la fois dans une logique de photographe indépendant qui travaille pour un journal, et qui peut avoir son écriture photographique, et en même temps, on nous demande aussi de faire du contenu, de l'abattage. Et oui des fois, j'ai eu envie de partir parce que j'ai pas fait ce métier pour faire ce genre de choses mais à la fois, c'est très compliqué parce que je sais la chance que j'ai d'avoir un salaire tous les mois. C'est nettement incroyable, j'ai la chance d'avoir un salaire tous les mois, et je pense que c'est compliqué de lâcher ça quand même, comme ça »

L'angoisse des années futures

Plus encore qu'à la notion de manque, la précarité renvoie à la notion d'incertitude, d'incapacité à anticiper l'avenir. Cette notion de futur incertain est l'un des principaux facteurs de stress au travail.

« J'ai arrêté de penser aux années à venir, parce que ça, ça peut vraiment m'angoisser... Si je commence à me dire l'année prochaine comment je vais faire, c'est foutu, il faut que je vive au mois le mois. Des fois c'est fatigant de bosser toute seule, de payer tout quand on a des projets. On se perd... » Florence

Le rapport au travail perd de son sens et l'identité professionnelle est remise en cause. Vivre mal ce rapport au travail n'est pas sans conséquence sur la santé mentale :

« Les années à venir, je préfère même pas y penser... Enfin si j'y pense tous les jours, rien que le fait de devoir déménager j'en ai fait des cauchemars pendant des mois, payer le loyer, c'est hyper angoissant surtout quand tu as deux enfants à charge. Si je perds mon boulot principal, là je ne sais pas ce qui se passera. Il y a un an j'ai eu une grosse déprime. Pour moi la vraie précarité c'est de ne rien pouvoir posséder, ni appartement, ni voiture. Plus que la santé... ne pas être sûr d'avoir un toit sur la tête » Anna

Cette vision de l'avenir rejoint les données chiffrées de l'étude quantitative, dans laquelle l'inquiétude domine pour presque 80% des photographes qui ont été questionnés. La peur peut certes être dans un premier temps un stimulant de l'intelligence, car l'angoisse de l'avenir est telle que chacun essaie d'innover, de trouver des solutions, voire de mettre en place

des coopérations pour tenir au travail le plus longtemps possible. Mais vivre à moyen ou long terme dans une situation où il devient difficile, voire impossible de mettre de l'argent de côté et sans savoir si des revenus arriveront les mois suivants génèrent une souffrance qui n'est pas sans impacter la santé. Le rapport issu de l'étude EVREST pointe que : « la perception d'une menace sur l'emploi peut avoir des conséquences sur la santé aussi négatives que la perte de l'emploi elle-même, avec des répercussions dans des domaines divers comme l'hypertension artérielle, les lombalgies ou la consommation de tranquillisants ».

La question des années futures se pose avec force pour la génération de photojournalistes, entre 55 et 60 ans, qui se demandent comment tenir les dernières années avant d'avoir droit à la retraite.

« Comme je suis là aujourd'hui, je ne suis pas dépressif, mais j'ai eu une période il y a deux/trois ans assez dépressive, pas très jolie dans la tête avec des petits moments de panique, des trucs pas très agréables mais par contre, c'est peut-être idiot, mais je ne me suis jamais amusé à prendre des anxiolytiques ou à me faire traiter par des cachets. Les cachets, si tu prends un peu d'alcool avec, c'est la descente aux enfers. Même si l'alcool c'est pas bien, c'est une petite béquille et tu as plus la main que sur des cachets » Stone

Quelques rares photographes, voient dans la retraite l'opportunité de poursuivre un travail photographique ou de monter des projets en lien avec l'image plus sereinement et sans la pression. Mais pour une majorité de ceux qui arrivent à l'âge de la retraite, et particulièrement lorsqu'ils ont été à l'Agessa, c'est alors l'angoisse d'une retraite insuffisante pour vivre et la nécessité de trouver coûte que coûte des petits boulots pour la compléter. S'ils ne sont pas propriétaires et vivent à Paris, ils sont contraints d'envisager de changer radicalement de mode de vie et de lieu de vie, en partant en province notamment.

« La retraite, je suis allé les voir c'est peanuts, je ne vais même pas pouvoir payer mon loyer, ma femme son canard va fermer... On va être obligé de partir, on ne pourra pas rester sur Paris, je ne sais pas comment on va faire. On ne va pas demander à nos enfants de nous aider à survivre » Alain

Mais une chose est certaine, un(e) photojournaliste s'approchant de la retraite qui a été salarié(e) ou pigiste qui vit en couple et qui est propriétaire

est dans une bien meilleure situation pour affronter les problèmes de santé liés à l'âge qu'un(e) auteur(e) photographe, célibataire et locataire.

Les stratégies pour préserver sa santé psychique

Face à cette nouvelle organisation du travail et aux conditions de travail difficiles, des stratégies sont mises en place, individuellement ou par petits groupes, pour tenter de tenir à distance dépression ou burn out. Elles constituent ainsi une tentative de réponse aux risques psychosociaux.

Voir un psychologue

La décision de voir un psychologue peut faire suite à une fragilité avec laquelle il a été possible de composer pendant des années, mais est exacerbée par une situation professionnelle particulièrement difficile :

« Je fais très attention à ma santé, mais j'ai consulté un psychiatre pendant plusieurs années... Ca serait un trouble anxieux généralisé... C'est évident que le travail l'a accentué, même s'il y a un terreau parce que j'ai toujours été d'une nature un peu anxieuse, mais là ça avait pris des proportions telles, avec des crises de panique, qu'il m'a fallu consulter et suivre un traitement pendant quelques mois. Il y a des choses on est tout seul devant, donc pour moi c'était important de protéger l'entourage. 2008 ça a été un choc terrible, ce qui m'a été le plus difficile c'est la disparition de l'agence où j'étais. J'étais très attaché à cette agence, on peut dire ça je suis tombé amoureux de cet agence, très fier d'y être et une attention très particulière sur les rapports humains. Quand j'y suis arrivé en 2001, je me suis dit : « ca y est j'ai trouvé ma famille ». La voir mourir à petit feu comme ça, ça a vraiment été un déchirement et ça le reste encore. Aujourd'hui, après 10 ans, j'ai plus l'impression de subir la situation, je suis moins acteur qu'avant. Je réagis aux choses mais je n'agis pas vraiment » **Patrick**

Olivier vit en Afrique. Il enchaîne les reportages, se remet à peine d'une crise de paludisme et repart. Une rupture affective conduit à un « craquage » et le pousse à consulter.

« L'année dernière, j'ai fait des mois de psy. J'étais foutu. Mais parce que j'ai fait un an sans rentrer en France, à travailler que sur des massacres,

sur des histoires de groupes armés, de machin, de situations humanitaires de ouf. Et tu peux le gérer psychologiquement quand t'es bien dans ta tête, physiquement et que tout va bien mais quand t'es fatigué, que tu ne sors jamais de ce truc, et que t'es là < je dois être disponible, je dois être disponible, je dois être disponible! > - < tu peux faire ça ? - ouais, je peux le faire > - < putain, j'aurai pas le temps! > ... Tu travailles la nuit, dans les avions, dans les trucs, tu rentres chez toi, boom, tu te mets un gros palu pendant trois jours, tu repars sur le terrain, tu refais des trucs, psychologiquement pas forcément faciles et à force, c'est l'usure de ce truc-là ! Et j'étais en craquage. Y avait plein de trucs en même temps. Situation affective, plein de trucs à régler, besoin de gérer une transition vers une autre phase, on va dire, passer enfin au stade adulte. On se dit : < Ok, c'est un travail. J'ai des responsabilités, je dois assumer ces responsabilités, sur tout un tas d'aspects de ma vie, dont ma sécurité, ma santé. > Ça fait partie aussi de ce truc-là. Et elle m'a bien accompagné ».

Inès considère que voir un psychologue au retour d'un reportage difficile fait partie des garde-fous importants pour éviter les contrecoups :

« Et pareil au retour, j'ai une psychologue que je vois de temps en temps. Il y a des moments où je la vois plus que d'autres parce que... J'arrive même à anticiper, si je pars sur une mission où je sais que ça risque d'être compliqué au retour j'anticipe, ce sont des garde-fous que je positionne. Parfois je les oublie mais je sais qu'ils existent... L'aspect psychologique est super important même dans l'humanitaire. Il y a eu un reportage que j'ai fait, très compliqué, sur place je savais qu'il était compliqué mais je n'avais pas mesuré l'ampleur et quand je suis rentrée je n'avais pas mis de garde-fous et je ne supportais pas que mes proches me parlent, j'étais super agressive en voiture et je sais que je ne suis pas comme ça habituellement. Ce sont des signaux que l'on repère et qui sont importants à gérer. Dans la profession il y a plein de gens qui sont cassés... Moi aussi je traîne mes casseroles, on morfle. Un journaliste m'a dit un jour : < quand on reste trop longtemps sur un sujet on finit par lui ressembler >. Je ne suis pas une machine, j'ai une certaine sensibilité donc tout ne s'arrête pas quand on rentre à la maison. Quand on fait ce métier avec ses trippes et qu'on est une éponge on morfle un peu plus » **Inès**

Faire face aux décompressions au retour de reportage

Comme on vient de le voir pour Inès, les retours de reportage sont des moments délicats psychologiquement. Les photographes y font face de manière différente, les uns voient un psychologue, d'autres sur réagissent en famille et masquent leurs blessures, d'autres enfin tentent de s'aménager des « temps pour soi », une sorte de sas qui leur permettent d'adoucir cette période de transition.

« *Plein de choses font souffrir dans ce métier : les horreurs qu'on a pu voir, les scènes d'assassinat ou tu ne peux rien faire, les fois où on est sur le fil du rasoir, je n'y pense pas trop à toutes ces horreurs contrairement à plein d'autres qui font des cauchemars, le pire que j'ai vu ce sont les famines... De retour de reportages, mon épouse voulait sortir qu'on aille dans des dîners et là tu essaies de faire bonne figure mais tu es dégingué, je me souviens avoir crié sur mes enfants pour des conneries, m'être énervé pour des conneries, je me souviens avoir donné des claques sur les fesses de ma gamine... Pour moi c'est un truc terrible, je me revois entrain de leur crier dessus simplement parce que je ne rendais pas compte que j'en avais plein la tronche. Et comme je ne suis jamais allé voir un psy, je ne me déchargeais jamais, je ne racontais jamais rien à personne. Toutes ces horreurs que j'ai l'impression de bien gérer au quotidien, ça s'est reporté sur mes enfants, j'ai des flashes et je vois le drame, je vois leur mort* » **Alain**

« *J'essaie d'aller au hammam à chaque fois que je rentre de reportage. C'est con, hein ? Tout le monde pense que je suis partie en vacances pendant trois semaines, non, j'ai travaillé au Mali. C'est épuisant, la peau a brûlé. C'est marquer aussi, voilà, un retour. Le fait de passer deux heures pour soi, de réfléchir etc. Il faudrait qu'on instaure davantage ces rituels et ce temps qu'on porte à soi-même. C'est plutôt ce soin-là que j'aimerais apporter davantage à ma personne* » **Elisabeth**

Contre l'isolement : mettre en place des soutiens, des collaborations et/ou des espaces partagés

Pour la plupart, le sentiment d'isolement fait partie intrinsèquement du métier.

« *Je ne pense pas que fréquenter plus de gens limiterait cette sensation d'isolement. C'est une sensation qui est vachement liée au métier. On va passer deux semaines tout seul au Mali. On rentres forcément un peu fermé sur soi même. Mais c'est pas grave et c'est tant mieux* » **Elisabeth**

Toutefois, il apparaît clairement que le vécu n'est pas le même dans la jeune génération que dans l'ancienne. Il y a ceux et celles qui ont connu la vie intense des rédactions, les rencontres entre photographes dans les labo-photo et les autres, plus jeunes, qui entrent dans le métier à un moment où ces lieux de convivialité n'existent plus. Pour **Etienne**, il y a vraiment un avant et un après.

« *On allait au labo, le temps que les films soient développés, ça prenait deux heures, on allait au café en face, c'était des moments humains qui n'existent plus maintenant. Des moments de rencontres, d'échanges et puis peut-être aussi juste des moments pour souffler en s'accordant une bière à une terrasse* »

Pour palier la disparition de ces lieux de convivialités, des photojournalistes plus jeunes énoncent d'emblée qu'ils ne peuvent compter que sur eux-mêmes et réfléchissent à une nouvelle forme d'entraides, de mutualisation des lieux de travail et des réseaux professionnels.

« *On faisait un peu un truc de protection, on avait des numéros où on se disait : < Ben, voilà, y a untel, il est pas en reportage au moment où toi t'es en reportage, elle sera au bureau en train de bosser, donc son numéro, c'est le numéro d'urgence, c'est la personne à joindre. > On s'était fait un peu, même des consignes de sécurité, des consignes de qui on appelle, s'il y a un problème qui on doit appeler. Bon alors on a des contacts. Quel est le contact RSF, quel est le contact à tel truc, tel truc, tel truc ? Le Quai d'Orsay* » **Florence**

Une manière de tenir au travail, de faire face aux risques c'est probablement avant tout retrouver du collectif à travers une « communauté bienveillante ». Tenir au travail consiste ici à rechercher auprès d'autrui une écoute bienveillante permettant de décompresser, d'échanger, voire de se libérer d'une partie de la souffrance accumulée mais aussi d'assurer une forme de suivi et de sécurité à distance pour les photographes sur le terrain. Cela se fait aujourd'hui autant par des échanges lors de moments conviviaux que sur les réseaux sociaux. En banlieue parisienne, dans un centre social, un petit groupe d'indépendants (photographes, directrice d'agence de photographes, maquettiste,

etc.) partagent un bureau. Cette possibilité de «coworking» fait l'unanimité chez les photographes rencontrés sur place, non seulement parce qu'il permet de sortir d'un isolement inhérent à la profession et de penser à plusieurs des projets mais parce qu'il permet également de s'ouvrir sur d'autres métiers et de ne pas rester dans le vase clos de la photographie.

«Le fait d'être proche en vrai c'est pas pareil, pour la dynamique collective se retrouver au bureau c'est important, on peut tous bosser chez soi... On fait des sujets ensemble, on s'entraide...» Florence

«Etre ici, au bureau c'est un soutien, on ne paie pas cher. L'échange entre les professions même

Janine: le collectif contre l'isolement

Janine a trente huit ans. Elle a commencé par un BTS photo et a enchaîné par trois années d'études de cinéma à Paris 8 sans valider son DEUG. Elle travaille plusieurs années pour la presse musicale et quand le marché commence à s'écrouler développe un job de webmastering en parallèle. A 27 ans elle rencontre un collectif de journalistes indépendants qui vient de se créer. Seule photographe du collectif, elle considère qu'ils ont vraiment « grandi ensemble dans le journalisme indépendant et dans la pige ».

«On s'est toujours débrouillé pour avoir des bureaux ensemble. Donc, il y a eu un moment, c'était le salon de l'un de nous. On est passé par différents bureaux, par différents plans - sous-location mais toujours avec un lieu où l'on pouvait se retrouver, un lieu où on discutait et où on faisait nos réunions. Le plus important pour nous, c'était d'avoir un bureau, de se lever le matin, de se retrouver. Même les jours où il n'y avait pas de boulot, même les jours où il n'y avait rien d'excitant à faire et c'était un peu galère, on se retrouvait quand même. Et ça, c'est quelque chose qui a soudé et puis qui finalement a permis de voir émerger des projets. Le bureau était le lieu où tout à coup une rédactrice pouvait dire: <C'est en train de chauffer en Grèce. Les billets ne sont pas chers. Qui vient avec moi?> et c'était: <j'ai de quoi payer un billet d'avion, allons-y!> Et après, on contactait toute la presse régionale, on contactait d'autres gens pour vendre les articles. Donc voilà, c'était le lieu où les choses se faisaient. Il y avait une ébullition de ce qu'on voulait faire et de pouvoir discuter de tout et de rien. Et c'est vrai que - en termes de <quand ça va pas>, quand on a un passage à vide, quand on n'est pas motivé, quand on est fatigué, quand on n'a pas le moral, pour plein

si on est tous indépendants. On n'est pas que des photographes à parler de photos» Larissa

Pour d'autres photojournalistes en fin de carrière former et enseigner peut être à la fois une façon de sortir de l'isolement et une manière de redonner un sens à leur travail en devenant des « passeurs » qui partagent ainsi leur passion, leurs connaissances, leurs compétences et leur expérience. Outre l'aspect financier, ces compétences que l'on ne leur reconnaît plus dans la presse, cette expérience qui ne semble plus avoir aucune valeur, trouvent ainsi dans les master-class ou dans d'autres initiatives un second souffle.

de raisons - que ce soit personnel ou professionnel, c'était vachement important d'avoir ça. Et on l'a toujours d'ailleurs»

Elle estime que jusqu'à présent les journalistes du collectif ont eu beaucoup de chances dans leurs reportages :

«A part la turista habituelle qu'on peut avoir, rien qui nécessite un rapatriement, rien qui nécessite des soins en rentrant en France. Enfin, là-dessus, on a vraiment tous eu de la chance parce que je crois qu'on a jamais eu ... - à part le mal de ventre traditionnel... Et on a eu énormément de chance aussi parce qu'on a eu l'une de nous qui n'est pas passée loin d'y laisser sa peau. Mais elle je crois qu'elle avait une assurance RSF, un gilet pare-balle, donc c'était différent. Mais bon, elle a été choquée. J'ai l'impression d'avoir eu de la chance, parce que je n'ai jamais été victime d'agressions, que ce soit agressions sur le terrain, agressions physiques, agressions sexuelles. Et je sais que j'ai des collègues qui ont été victimes de ça. Donc, non seulement elles ont dû faire face à des agressions de différents types sur le terrain, mais en plus, en rentrant, psychologiquement, comment on gère, comment on arrive à remonter la pente et s'intégrer dans le milieu. Et là-dessus, je me considère chanceuse,

en fait, parce que t'entends des choses et je me dis: <Voilà, j'ai bien choisi avec qui je bossais, quoi!>»

Le collectif, c'est aussi une manière de mettre en place des filets de sécurité pour ceux/elles qui partent en reportage dans des zones à risque :

« On avait toujours des numéros où on se disait: <Il y a untel, il est pas en reportage au moment où toi t'es en reportage, elle sera au bureau en train de bosser, donc son numéro, c'est le numéro d'urgence, c'est la personne à joindre.> On s'était fait un peu, même des consignes de sécurité, des consignes de qui on doit appeler s'il y a un problème. Quel est le contact RSF, quel est le contact à tel truc, tel truc, le Quai d'Orsay. Voilà. Comment on gère ça. Là maintenant, on le fait moins parce qu'on est beaucoup moins sur du news chaud, les rédactrices elles sont vachement passées sur investigation, enquête et tout. Mais on exclut pas de repartir sur des terrains un peu chauds et de se dire il faut qu'on puisse gérer, quelle est la personne à prévenir en cas d'urgence »

A Paris, elle fait également partie d'une autre aventure avec une agence au sein de laquelle le fonctionnement est autogestionnaire. Même aujourd'hui, alors qu'elle est partie vivre à l'étranger depuis 2015, elle continue à garder le lien par mail ou skype pour les réunions hebdomadaires.

« Les réunions avec le collectif sont d'autant plus importantes quand on est loin. Avoir ce fil, discuter avec des amis, continuer à monter des projets. L'agence, cette deuxième entité dont je fais partie et qui est aussi utile pour moi même, dans ma pratique photographique, ça me permet quand j'ai des doutes au niveau des sujets, je peux m'adresser à des amis et leur dire: <Là je patine ou là je galère! Comment vous faites pour bosser tout seul? Je me sens toute seule ... ». Même mentalement, c'est vachement important »

Avoir le soutien des proches et amis

Rechercher en dehors du travail, dans leur vie personnelle, d'autres ressources pour « tenir » au travail fait également partie des stratégies pour tenir dans cette nouvelle organisation du travail.

« J'aime m'isoler mais j'ai plein d'amis. J'ai la chance d'être bien entouré, des copains avec qui je peux parler... Donc ça va » Etienne

Les amis – ceux qui restent pendant que l'on part – ne sont pas toujours disponibles pour entendre.

« Il y a ce décalage qui n'est pas facile à gérer, c'est dur de partager les choses, les bonnes comme les mauvaises, et puis j'ai de moins en moins envie de raconter <alooors ça s'est passé comment?>. Soit on pense que j'affabule soit c'est l'indicible. On apprend à qui on peut dire et ce qu'on peut dire. Mon cercle d'amis a aussi changé » Inès

On pourrait penser que les proches jouent un rôle important mais il semble que ce ne soit pas toujours les interlocuteurs privilégiés. Le ou la conjointe est protégée, et dans la vie de couple on évite d'« importer » les soucis du travail au sein de la vie personnelle.

« On parle entre nous, les photographes. On sait tous ce qu'on vit. La famille, par principe j'essaie de ne pas trop envahir avec ça. Pour ma femme dans son travail c'est aussi assez dur et violent donc on a tous les deux choisi d'éviter d'en parler » Jean

Là aussi, il semble que les générations soient différentes, autant l'ancienne génération de photojournalistes devenait « taiseuse » en famille sur leurs reportages difficiles autant les plus jeunes générations souhaitent pouvoir partager avec les conjoints quand elles en ont.

« J'ai énormément de chance parce qu'aujourd'hui j'ai quelqu'un qui me soutient, qui est fier de moi, qui a peur quand je pars mais qui comprend que c'est ma vie. Je peux toujours lui parler quand je reviens ici » Larissa

Changer de vie ou de métier

Quand surgit un problème important de santé en cours de carrière, il conduit parfois à une « bifurcation » à savoir une modification brutale, imprévue et durable de l'articulation biographique entre la sphère de la santé et celle du travail. Face à un burn out, ou plutôt suite à un burn out, c'est toute une réorganisation de la vie qu'il faut créer. Certains choisissent de quitter leur ancien lieu de vie, d'autres de restructurer l'organisation de leur travail, d'autres encore de changer de métier :

« J'étais photographe sur une activité unique. J'étais très stressée et mal organisée, je n'arrivais que trop rarement à prendre des jours de repos, me reposer, des vacances ou encore faire du sport et penser à mon bien-être... Je faisais 2 lumbagos par an. Il y a 5 ans j'ai fait un burn out, je ne m'en sortais plus et je ne n'arrivais plus à éprouver du plaisir à faire mes photos, ni à suffisamment gagner ma vie. En 2014 j'ai quitté Paris pour la province, j'ai dû tout recommencer et la diversification professionnelle

m'a permis de sortir de cette pression et dépression. J'ai appris à passer moins de temps sur mon ordinateur, avant mon esprit bossait sans cesse ! La méditation, m'a permis de reprendre ma vie en main. Aujourd'hui je je suis heureuse de refaire quelques prestations photo et de faire profiter mes clients de mon expérience, même à des tarifs parfois trop restreints. Mais si je peux accepter ces derniers avec plaisir car j'ai d'autres revenus : je travaille en parallèle avec mon conjoint dans son commerce. Je ne subis plus les contraintes de mes clients : mon travail est redevenu un plaisir ! »²²

Pénibilité du métier

Les troubles musculo-squelettiques occupent l'une des premières places en termes de morbidité. Entre 40 et 64 ans, en 2008, une personne sur cinq déclarait souffrir d'une lombalgie, d'une sciatique ou d'un lumbago. Hormis les troubles de la vision et les problèmes dentaires, les affections du dos sont la première affection que déclarent les personnes de 40 à 60 ans. La littérature ergonomique explique comment le corps réagit par une rigidité, cause de douleur, quand le travail s'intensifie obligeant à une attention soutenue.

Mal de dos, tendinites et fatigue oculaire

Pour l'ensemble des photographes, et depuis longtemps, le métier est exigeant physiquement. Depuis l'apparition du numérique se heurte à deux types de fatigues contradictoires, l'une active liée aux prises de vues et au transport de matériel qu'ont connue tous les photojournalistes et l'autre passive liée à la post-production sur ordinateur :
« 1°/ En prises de vue, beaucoup de marche en terrains difficiles (rocher, sable, boue, broussaille...) et de longues attentes attentives (météo, activités des sujets, lumières...)
2°/ En post-prod, plusieurs heures d'écran par jour...
Conclusion : Dans ces activités, fatigue musculaire pour trop ou pas assez de sollicitations des membres inférieurs, du dos et des épaules, et, grosse sollicitation oculaire »²³.

Le port de matériel, souvent lourd lorsque s'ajoute

aux boîtiers plusieurs objectifs, reste un souci pour beaucoup de photographes. « *Financièrement je m'en sors bien. J'exerce depuis 7 ans. Cependant, j'envisage une nouvelle reconversion autour de 40 - 45 ans car être photographe très actif exerçant en presse et en corporate est éreintant physiquement. Je me vois mal continuer à courir partout tout le temps et en toutes saisons avec 15 kg de matériel à 50 ou 60 ans. Je fume aussi énormément en partie du fait de situation de stress et de fatigue récurrentes et régulières* ».

Si les charges à porter semblent faire partie du métier et des « maux communs » à tous les photographes, cette situation ne va pas en s'arrangeant au fur et à mesure que l'âge avance. « *J'envisage de changer d'activité car le poids du matériel est trop lourd dans le sac à dos. (le sac à roulettes ne convient pas pour les reportages), la position à l'ordinateur est contraignante durant de trop longues heures* ».

Comme le souligne Geneviève le Bihan, avec l'allongement de la vie active, les personnes devront se maintenir au travail avec des pathologies multiples liées au milieu de travail et à leurs modes de vie. Le coût individuel et collectif en est très élevé²⁴. Or les longues stations debout ou marches sur des kilomètres avec un matériel conséquent pendant des années laissent beaucoup de photographes dans un état physique abîmé.

« *Port d'un sac de photographe (16 kg) pendant 25 ans jour après jour et maintenant lésions graves de la colonne vertébrale (hernies discales, sciatiques). Impossibilité de continuer une activité sur le terrain* ».

Protéger son dos constitue une priorité à laquelle les photojournalistes sont de plus en plus sensibilisés. Si certains tentent de bricoler des solutions pour se soulager : « *Depuis quelques années, j'ai par exemple remplacé la sangle standard de mon appareil photo par une sangle néoprène amortissante suite à des problèmes aux cervicales. Je fais maintenant très attention à la façon de porter mes appareils pour éviter d'avoir à recourir aux services de l'ostéo, que j'ai bien du mal à payer vu mes petits revenus* »²⁵.

« *Ma grande question c'est comment être efficace et m'alléger côté matériel. C'est obsessionnel... Pour le corporate je ne peux pas me loucher et c'est un peu ma patte, donc... je suis coincée* » **Christine**

22 Extrait de l'étude quantitative Céreq

23 Extrait de l'étude quantitative du Céreq

24 Geneviève Le Bihan « promotion de la santé et qualité de vie au travail en crise », Santé Publique, 2013/6 (Vol.25), p. 709-710

25 Extrait de l'étude quantitative du Céreq

Si Christine se sent coincée, d'autres essaient ainsi d'agir directement sur le poids en éliminant des objectifs, voire en adoptant un appareil photo plus léger pour les reportages.

« J'ai fait exprès de ne travailler qu'avec une seule focale, et l'Hasselblad c'est déjà lourd. Avant je trimbalais le Canon et les objectifs et une fille m'avait dit : < fais gaffe, tu ne seras pas toujours jeune et un jour tu auras mal au dos avec tout ça > et là je le sens, j'ai parfois mal au dos. Je pars avec une chambre et un pied de 5 kg je suis obligée d'y penser, je ne sors plus mon appareil toute la journée parce que c'est lourd... » **Anne**

Il semble néanmoins que de jeunes photographes ou des photographes plus âgés et plus particulièrement des femmes choisissent d'emblée des boîtiers qui ne soient pas trop lourds et évitent la panoplie complète d'objectifs :

« On a changé aujourd'hui. Les vieux photographes, je suis fascinée par leur capacité à vouloir toujours beaucoup d'objectifs, toujours très très gros, et plus ils en ont, plus ils sont contents. Donc évidemment, ils se sont tous fait opérer trente fois des épaules. Moi, j'ai deux micros boîtiers hyper faciles à manier, hyper simples. Ce qui fait que quand je suis au fond de l'Afrique, on croit que c'est un boîtier argentique, ce qui m'arrange largement, il ne fait pas de bruit. Donc le poids du matos, non... La vérité c'est qu'aujourd'hui, enfin sauf si on fait des sujets sport ou des courses hippiques, on n'a pas besoin d'un 500 mm » **Elisabeth**.

Port du matériel, longue station debout, position accroupie pour des prises de vues, trajets en voiture, et aujourd'hui station assise prolongée devant l'ordinateur sont autant de situations qui aggravent les troubles musculo-squelettiques.

« En fait, je suis passée à des appareils plus petits, les appareils Fuji, le système Fuji. A un moment donné, j'avais le choix entre m'acheter un reflex ou passer à un autre système et je me suis dit : < Je vais tenter autre chose. > Et je ne regrette pas. J'ai un sac avec mes appareils ; je peux avoir tout mon matériel dedans. Mais j'essaie de faire attention. J'essaie de faire attention quand je conduis, de ne pas avoir trop de conduite parce que là aussi, ça peut rapidement faire mal, la position assise. J'essaie de faire attention... Il faut que je me rachète un fauteuil de bureau. Avant, je n'y faisais pas du tout attention. C'est quelque chose que je commence à prendre

en compte et ça change aussi un peu ma pratique parce que, il y des fois, je vais me dire que j'ai pas envie de prendre des choses trop lourdes, donc je vais faire avec un matériel léger, avec quelque chose de plus léger, de plus passe-partout. On n'a pas tout à fait le même rapport peut-être quand on a quelque chose de petit, de plus léger » **Janine**

Nous l'avons vu, avec l'avènement du numérique un temps obligé devant un écran s'est glissé dans les contraintes du travail de photographe. Outre les problèmes de dos, d'autres soucis de santé comme les tendinites, la fatigue oculaire et la baisse de la vue (liées à l'ordinateur) sont mentionnés en permanence. « Je suis devant l'écran pour la postproduction ou la préparation de dossiers et de propositions de 4 à 6 heures par jour. Même si j'essaie de faire attention, de faire des pauses régulièrement, la fatigue oculaire est réelle » (...) « La partie post-production me demande de rester devant l'ordinateur beaucoup d'heures continues par jour. J'essaie d'adopter la meilleure position ergonomique, de faire quelques pauses pour les yeux mais malgré cela ma vue a baissé et j'ai souvent les yeux secs » (...) « Depuis l'arrivée du numérique je porte des lunettes avec migraines répétées »²⁶.

Le dilemme entre un métier qui passionne mais un métier qui fait souffrir, réapparaît à cette occasion : « J'ai des crampes dans les mains suite au poids du boîtier et juste après la tenue du stylet. Mon corps me dit de changer de métier... pourtant j'aime mon métier et je le fais bien »²⁷.

Mais là encore, une chape de silence s'impose et tout est fait pour que ces douleurs ne viennent pas aux oreilles des éventuels employeurs et n'impactent pas sa capacité de travail. On ne refusera pas une pige au nom de ces problèmes de santé : « J'ai des lombalgies fréquentes qui m'obligent à voir un kinésithérapeute depuis plus de deux ans pour éviter lumbagos et cruralgies. Le travail très important à l'ordinateur avec l'arrivée du numérique, n'arrange pas l'affaire et m'a procuré deux tendinites au bras et avant bras qui ont duré plus d'un an malgré plusieurs infiltrations. Mais je ne me suis jamais arrêté depuis 30 ans, car lorsqu'on vous appelle pour une commande de reportages, il est difficile de refuser. Notre statut de pigiste n'est pas du tout sécurisant d'un côté et l'autre statut de profession libérale (AGESSA) nous rémunère que très peu en cas d'arrêt maladie »²⁸.

26 Extraits de l'étude quantitative du Céreq.

27 Extrait de l'étude quantitative du Céreq.

28 Extrait de l'étude quantitative du Céreq.

Paradoxalement, peu évoquent la question du vide juridique autour de la pénibilité du travail et se questionnent sur le fait que les maladies liées à la profession ne soient pas considérées comme des maladies professionnelles :

« Je pense qu'il vaudrait mieux parler de la pénibilité du métier et faire reconnaître cette pénibilité du métier de reporter »

Théodore

Santéisme, prudentialisme et néolibéralisme

Les travailleurs indépendants, de longue date, se voient comme des individus entièrement responsables d'eux-mêmes : de leurs succès, de leurs échecs, responsables de leur travail, mais aussi de tout ce qui contribue à l'entretien et au développement de cette capacité de travail. *« Je considère qu'être indépendant m'oblige à être très attentif à ma santé, pas de droit pour moi à m'arrêter quand il y a du travail, donc je fais depuis toujours beaucoup de sport, ne fume pas. Je fais attention à ce que je mange. Je sais que je devrais continuer longtemps à travailler, ma retraite ne sera pas importante, difficile d'être optimiste sur notre profession, compliqué parfois psychologiquement d'être heureux »*²⁹

Préserver son « capital santé »

Une conception de la responsabilisation en santé qui occupe une place essentielle depuis les années 1970 est liée à l'adoption de normes et de comportements, associée à une hygiène de vie considérée comme étant saine et conforme. L'adoption de comportements sains touchant à l'alimentation, à l'activité physique et, de façon plus large, aux « saines » habitudes de vie favoriserait la prévention des maladies et incidemment la réduction des coûts du système de santé. C'est comme si le rôle du malade commençait avant le début de sa maladie elle-même, et que « le devoir d'aller mieux » avait été modifié en « devoir de rester en bonne santé ». On peut se représenter le « santéisme » comme un ensemble d'idées et de pratiques qui construisent socialement la santé en tant

que marchandise et qui font que les gens en viennent à concevoir l'actualisation de la santé comme étant principalement la responsabilité de chaque individu. Une culture « santéiste » place inévitablement le corps au centre de la création de la santé. Elle associe une gamme de pratiques corporelles à l'acquisition de la santé.

Considérée comme relevant d'un « choix personnel », la santé devient un signe d'aptitude à fonctionner de façon responsable³⁰. Être responsable de sa santé ne consiste plus seulement à ne pas tomber malade, à prévenir la maladie, mais à maximiser quelque chose que l'on pourrait appeler « son capital santé ». *« Je suis vigilante à entretenir mon corps physiquement (yoga, exercices, sport) pour anticiper les blessures, douleurs. J'ai différentes douleurs liées au travail qui reviennent ponctuellement (dos, tendinite au poignet). La question qui m'inquiète le plus est de vieillir en restant dans le même domaine d'activité, en sachant que le travail est physique et fatigant, et sans aucune garantie de revenus stables »*³¹. Parmi les photojournalistes rencontrés, les nouvelles attitudes qui semblent le plus unanimement partagées concernent l'arrêt de la cigarette, un bon sommeil, un mode alimentaire sain, voire végétarien, et à défaut de faire du sport avoir au moins une pratique régulière de la marche ou du vélo.

« Je suis végétarienne, à la maison, on mange végétarien. Il n'y a qu'en reportage que je ne mange pas végétarien. Donc, beaucoup de fruits, beaucoup de légumes, et des pilules pour ne pas avoir de carences en vitamines et en zinc, magnésium, enfin toutes ces choses-là. Je fais aussi plus attention au sommeil. Et c'est là aussi qu'être en couple avec quelqu'un joue. J'ai une hygiène de vie qui est bien meilleure maintenant qu'au début de ma carrière. Je fume moins. Je continue à fumer mais je fume beaucoup moins. Je mange plus sainement. Je fais plus d'exercice, de la marche à pied, de la randonnée... » **Janine**

On peut remarquer des fonctionnements différents entre les jeunes photojournalistes et les plus âgés. L'ancienne génération, qui n'a pas grandi dans cette logique de prise en charge « personnelle » de la santé, résiste à intégrer cette nouvelle norme sociale de prudentialisme ou parfois se sent trop « mise sur la touche » et en grande précarité pour penser à sa santé.

29 Extrait de l'étude quantitative Céreq.

30 Emile Hache, La responsabilité, une technique de gouvernementalité néolibérale? », in Raisons Politiques, n°28, 2007, p. 49-65

31 Extrait de l'étude quantitative Céreq.

« Je ne me préserve pas, je suis plutôt quelqu'un qui se laisse aller, j'aime bien manger, j'aime bien boire, j'aime bien les copains, je fume, j'ai un peu une vie... J'ai eu plus là, 90 portraits de corporate en trois jours, là j'ai eu mal au dos parce que j'étais dans une position un peu fléchie, courbée... J'ai attendu que ça passe » **Etienne**

« Et en plus il y a ce cauchemar du tabac. A 10 balles le paquet et je suis à un paquet et demi par jour. Et encore les bons jours, quand je ne fais rien chez moi c'est deux. 20 euros par jour, faut que j'arrête. Mais je n'ai jamais été si stressé, si angoissé, si malheureux... Alors arrêter de fumer... Quand tu arrives chez toi, qu'en plus tu vis seul, tu bois un verre de vin et tu en allumes une. Et l'ordinateur c'est une horreur pour la cigarette » **Bernard**

Chacun, selon son âge, ses besoins, sa vie professionnelle, se « tricote » ainsi une sorte de « programme santé ». Prendre soin de soi, revient ainsi à réaliser des ajustements subjectifs internes et concevoir des aménagements personnalisés entre ce que l'on pense être bon ou néfaste pour sa santé et ce que l'on arrive à faire.

« Je ne fais plus de sport du tout mais je marche parce que je fais des photos, je ne bois pas beaucoup, je fume... » **Gaspard**

« Je fais plutôt attention à moi mais je fume trois/ quatre cigarettes par jour, un verre de vin tous les deux jours il faudrait que j'arrête et du sport que je ne fais pas. Alimentation, j'essaie de changer, je fais attention depuis six mois les résultats de mon bilan, mais pas encore assez. La solution serait de faire du sport dans une salle de gym, mais... » **Dominique**

Jean fait partie des photographes cinquantenaires qui travaille et gagne bien sa vie dans le photojournalisme. Pourtant il vit mal les changements dans le travail et choisit progressivement de désinvestir cette sphère de la photographie pour trouver du plaisir ailleurs :

« L'ancienne génération des services photos se préoccupait de nous, les jeunes qui sont arrivés ont repris la même façon de travailler avec les pigistes mais en perdant cette conscience sociale... J'ai commencé à me désinvestir doucement, j'ai repris le sport et j'avoue que maintenant j'ai beaucoup plus de plaisir à pratiquer la course à pied que la photographie. Parce que la photographie est trop liée à la souffrance... » **Jean**

L'âge est également une donnée dont certains tiennent compte dans une stratégie de prévention.

« A 50 ans, je ne vais pas jouer aux jeunes et aller danser aux Halles toute la nuit. Alimentation je fais un peu attention mais je pourrai faire plus d'effort pour éviter de grossir. Je fais du vélo et je vais m'y remettre mais j'aime bien aller courir à 6h du matin dans le parc à côté de chez moi. Le sport c'est fondamental pour la psychologie. L'année dernière j'avais aussi été faire de l'escalade à Pantin ça fait du bien. Je suis toujours attentif à ça. Je ne bois pas trop, plus jeune je faisais beaucoup la fête mais plus maintenant » **Michel**

Elisabeth : Un mode de vie a minima et une vie saine pour tenir au travail

Elisabeth est probablement, parmi les photojournalistes rencontré-es, celle qui a le plus pensé à l'économie de son style de vie en mettant en place un ancrage minimal et une forme de nomadisme. Elle n'a pas fait d'école photo ou de formations. Quant à son parcours universitaire jusqu'à un master d'histoire, il lui a permis d'apprendre à écrire et à photographier, mais aussi d'avoir l'esprit bien construit pour penser le journalisme et la photographie. Son expérience, elle commence à l'acquérir par des stages. Ses archives photographiques elle les crée en partant traverser l'Afrique pendant deux ans. Aujourd'hui, toutefois, la moitié de ses revenus viennent de la presse et l'autre partie du corporate, mais la presse reste importante pour elle :

« Je sais pourquoi je fais ce métier. Je sais pourquoi je fais mes reportages. C'est tellement dur qu'en plus on est obligé d'enchaîner pour se sentir exister en fait. C'est complètement au-delà de ça, c'est une spirale d'adrénaline. Chaque fois, c'est de plus en plus excitant; plus on le fait, meilleur on est et plus on a de contacts intéressants. C'est là où ça devient vraiment très intéressant »

Sa vie et sa pratique photographique ne sont tenables qu'à partir d'une économie de vie extrêmement restreinte et modeste qu'elle a mise en place. La façon dont elle le vit questionne la notion de précarité, qui souvent n'est perçue que négativement.

« J'ai mon petit appartement, la mairie de la ville prête des vélos, donc je ne possède même pas un vélo, je possède rien. Je ne veux pas d'enfants, notamment parce que le fait est que mon métier, depuis que je suis gamine, m'a bien fait comprendre que c'était impossible de gérer une famille et son indépendance et son métier. Et en plus, j'habite dans un meublé, donc je suis en train de vous dire que je ne possède même pas mon lit. Mais ça me va très bien! Je vis largement en dessous du seuil de pauvreté mais, en fait, je ne me sens pas du tout pauvre. Bon, je ne sais pas si on est tous pareils. C'est vrai que le cas de la presse, ça met chaque année un petit coup parce que je me dis: < Ah! je pensais que cette année, j'allais peut-être être un petit peu moins pauvre >. Mais en fait ça va ... Est-ce qu'aujourd'hui j'en souffre plus qu'avant? Non, toujours pas. Donc, ça va en fait! Le jour où je ressentirai vraiment un manque ou une frustration par rapport au manque potentiellement d'argent, j'ajusterai »

Elle s'arrange pour avoir toujours un peu d'argent de côté pour les mois où elle gagne moins et comme beaucoup d'autres photojournalistes a tiré un trait sur les vacances.

« Je ne pars pas en vacances. Enfin, je pars une semaine en vacances par an. On se fatigue vachement. Je me rends compte, par rapport à d'autres copines, que depuis un an, j'ai beaucoup plus de facilités à lâcher prise. J'ai commencé à partir en vacances l'année dernière. Bon, c'est deux semaines par an, mais quand même je n'avais jamais fait ça de ma vie »

Elle a pris la mutuelle Audiens depuis qu'elle a été mise en place mais jusqu'à maintenant n'a pas eu de problèmes de santé. Elle fait partie d'une génération de photo journaliste (mais pas que) qui ont intégré que la santé, l'adoption de comportements sains touchant à l'alimentation, à l'activité physique et de façon plus large les « saines habitudes de vie » permettent non seulement d'être en forme lors des reportages mais d'une façon générale peuvent contribuer à la prévention des maladies.

Je fais plutôt gaffe à ma santé, je fais du sport, je suis végétarienne, je dors bien, je ne bois pas trop, je ne fume pas. Donc oui, je fais attention, j'y pense, je ne prends pas de risques inconsidérés. Après voilà, quand on est au fond de l'Afrique et qu'on attrape le palu, bien on l'attrape et on va se faire soigner à l'hôpital. Ça m'est déjà arrivé et je m'en suis sortie. Donc, oui, je fais attention. Mais après, j'ai jamais eu de problème de santé non plus, donc j'ai pas à avoir au fond de ma pensée genre: « Ah! Là, je peux avoir un pépin à un moment parce que je l'ai déjà eu ».

Si cette forme de prévention qu'elle met en place au niveau de la santé et de l'alimentation sont des domaines sur lequel elle peut agir pour se préserver, elle reste consciente que la manière de travailler à flux tendu, devenue aujourd'hui la norme, ne la met pas à l'abri d'un burn out.

« Mais je vois qu'il y a un épuisement qui est énorme. Un épuisement physique, un épuisement moral. C'est le gros problème je crois qui menace toute notre communauté, c'est qu'en fait on s'épuise et on nous donne pas assez de moyens de ne pas nous épuiser, on nous aide pas assez. Mais parce que la presse peut pas se permettre, blablabla. Il y a plein de raisons. On s'épuise hyper vite, c'est sûr... Je suis tout à fait consciente que la galère de santé ou le burn out, une explosion en vol, c'est notre plus grosse menace aussi. Mais on en revient à un problème médical hyper important, hyper grave »

Si le grave problème de santé est un butoir, il n'en reste pas moins que la succession permanente de temps à préparer un reportage, à partir, à revenir, à déjà préparer le suivant et à travailler en corporate laisse peu de place à de réels moments de décompression.

« En général, à l'étranger, je ne déguste pas du tout parce que je suis sur le terrain et qu'il faut que je bosse, il fait 40° etc. etc. C'est plutôt quand je suis en France que c'est super dur. Mon corps peut justement se permettre de lâcher toute la pression qu'il a accumulée pour que je sois au top sur le terrain. C'est plutôt les moments français qui sont difficiles (...) Le fait de passer deux heures pour soi, de réfléchir, etc. me manque. Il faudrait qu'on instaure davantage ces rituels et ce temps qu'on porte à soi-même. Mais c'est hyper dur parce que c'est vrai qu'on est constamment sous tension et, voilà, je suis à peine rentrée du Mali que, déjà, je suis en train de bosser sur un sujet aux USA. Autre pays, autre monde, autre système, autre cerveau. C'est plutôt ce soin-là qui fait défaut et que j'aimerais apporter davantage à ma personne »

Figure exemplaire de l'adaptabilité, le travailleur indépendant doit se mobiliser quand il y a du travail, mais lâcher prise quand il n'y en a pas, en s'adaptant du mieux possible à ces fluctuations. Les périodes creuses ressemblent au sous-emploi, alors que les périodes de pointe peuvent poser le problème des délais ou encore celui de l'épuisement au travail. A cela peut s'ajouter pour les photojournalistes l'alternance entre l'ailleurs et le chez soi, un temps à l'étranger souvent sous haute tension et un retour au quotidien.

« C'est une vie de névroses ! Je commence à la décrypter depuis 4/5 ans en fait. Quand on parle de reportage, quand on part, avant de partir et quand on rentre, la psychologie

et les hormones dans le corps sont dans un état pas possible en fait. Il faut juste accepter le fait que l'humeur et l'état changent complètement et qu'on puisse être dans une dépression pendant deux semaines. C'est hyper normal. Et moi, à chaque fois j'oublie. C'est ça qui est drôle. Et quand je rentre de reportage, en général, mes potes me disent: < Mais n'oublie pas, à chaque fois que tu rentres, t'es dans cet état-là >. Et moi je me dis: < C'est vrai les gars, à chaque fois vous me le rappelez >. Il y a l'excitation et quand on rentre, c'est terrible. Donc oui, émotionnellement, c'est un peu un yoyo infernal. Il faut vraiment apprendre à dompter ses émotions, qui ont une raison d'être à un moment donné. Mais ça, il faut le savoir et ce n'est pas évident de le garder en conscience. Je ne suis pas du tout dans la colère, plutôt l'épuisement. Et surtout, des grosses phases de grosse dépression. Alors je n'ai pas envie de sauter par la fenêtre, je sais que c'est temporaire. J'adore mes amis, mais c'est vrai que quand je rentre ici, c'est revenir dans un univers hyper plan-plan, personne n'est disponible, comme d'habitude, rien n'a changé, tout le monde se fout à peu près de ton reportage. Parce que c'est normal, chacun a sa vie quotidienne, et je ne suis pas censée raconter mes aventures à tout le monde et faire qu'on m'écoute pendant deux heures. C'est toujours très dur le retour et c'est vrai qu'en général, je m'enterre un peu. Et puis soit il y a un autre reportage qui se met en place, soit il se passe autre chose. Je sais que ça fait partie du mécanisme »

Pour Elisabeth, un cas extrême d'adaptation consiste à changer de métier, une option envisagée en cas de manque récurrent de travail, de maladie ou d'accident grave, ou plus tard si l'avancée en âge ne permet plus de remplir les exigences physiques.

Les stratégies pour tenir au travail

La nécessité d'entretenir la capacité de travail donne lieu à toutes sortes de stratégies individuelles visant à préserver la santé par l'adoption de saines habitudes de vie. Tenir au travail en préservant sa santé consiste à puiser dans ses ressources subjectives personnelles (avec ou sans l'aide d'un professionnel) pour se rendre plus apte à supporter l'expérience vécue dans la sphère du travail. ces ressources subjectives personnelles ne sont pas les mêmes selon l'âge, selon qu'on ait (ou pas) déjà été malade et peuvent aller d'un désinvestissement progressif du métier

à la mise en place de « filets de protection » pour garder toute son énergie au travail.

Adopter une stratégie de prudence s'inscrit donc avant tout dans la nécessité de tenir au travail dans la meilleure santé possible et le plus longtemps possible. Il ne suffirait plus seulement aujourd'hui dans le métier d'avoir de bonnes jambes pour parcourir des kilomètres mais, tout comme pour les sportifs, d'avoir un corps sain et un bon mental.

« Là, en novembre, je viens de faire un stage commando, j'ai souffert. Je n'étais pas la seule mais... j'ai souffert quand même, il a plu toute la semaine, dormir dehors, porter son sac. J'en rigole avec les proches, mais quand vous êtes sur un terrain et qu'il faut vite décamper il faut que les jambes et le corps suivent. Donc il y a à la fois l'alimentation, ne plus fumer, dormir. (...) Ca veut dire, couchée à 1h ou 2h du matin pour être sur le terrain à 6h, je le sais c'est 10 jours comme ça, donc là où je fais très attention. Les jours avant de partir : essayer de dormir au maximum. Donc oui, je fais très attention » **Inès**

Tenir au travail revient à établir un compromis entre le souci de soi et de la santé et les préoccupations en matière de rapport au travail et revenus. Le travail doit être fait coûte que coûte même face à des problèmes de santé. « Ayant eu un cancer, il y a 7 ans, j'ai négocié auprès du chirurgien pour qu'il repousse l'opération d'un mois afin que je puisse réaliser un travail. La progression du cancer aurait pu me coûter la vie, mais j'avais besoin de cet argent ». Tenir au travail, pour un photjournaliste, c'est résister autant que possible aux conditions de travail, aux faibles revenus, ce qui suppose de sacrifier quelque chose de soi au maintien de ces activités :

« Je n'ai jamais eu un rhume de ma vie, c'est plutôt des trucs carabinés, bronchite, une fois par an. Je suis allée voir plusieurs médecins, du plus obscur au plus réputé, mais rien. Dans ces moments-là je ne tiens pas sur mes jambes, mais forcément vu que c'est chaque année, c'est tombé parfois avec du boulot. Bon ben tu fais avec, mais c'est pour tout le monde pareil, un chanteur il n'annule pas, on a des métiers où il faut y être coûte que coûte... On a fait un choix de vie, c'est un risque » **Bernard**

Christine développe une fibromalgie avec inflammation des muscles et des articulations. A l'époque elle ne sait pas qu'elle pourrait avoir un arrêt maladie mais même si elle l'avait su, elle ne sait pas si elle l'aurait demandé toute

mobilisée par le désir de se faire une réputation, de s'en sortir, d'avoir sa carte de presse et de poursuivre ses travaux personnels.

« Dès que j'avais une commande, j'y allais, je me dopais, je douillais, pendant la commande j'avais une telle adrénaline que limite j'avais plus mal et je revenais, je m'écroulais. Je dormais, je m'écroulais. C'est un peu la faute à pas de chance, ce n'est pas que la photo qui a détruit ça, c'est un caractère, c'est le speed »

Charles se fait d'abord très discret sur son problème d'hernie discale mais envoyé en reportage il est obligé de refuser suite à un avis médical. Quant à une opération possible, elle est compromise par les mois de convalescence obligatoire.

« J'ai commencé par aller couvrir les gilets jaunes deux fois pour un quotidien, j'ai fait 17 km avec une hernie discale parce qu'il faut bien vivre. Je soigne cette hernie discale, je vois le médecin, je n'avais rien dit à personne pour pas qu'il s'en aperçoive mais là j'ai été obligé de le dire au journal, il m'envoyait sur une autre commande sur les gilets jaunes et là le médecin a dit non. J'ai posé la question au chirurgien, il m'a dit si vous vous faites opérer, c'est deux mois de convalescence, je ne peux pas... »

Inès se souvient avoir été acheter son nouvel appareil photo avec une grippe et 40° de fièvre un samedi puis avoir été bloquée par une sciatique alors qu'elle partait en déplacement à l'étranger sans pour cela changer ses plans :

« Je suis partie avec la sciatique et le grippe et c'est vrai que je pense honnêtement que ça ne m'a même pas traversé l'esprit de ne pas partir. Je pense que je ne suis pas la seule comme ça, mais même l'environnement proche ne comprend pas toujours, J'adore quand les gens disent : < mais ce n'est pas un métier, c'est une passion >, ben oui mais c'est un métier quand même »

Petits arrangements avec l'auto médication

Comme le souligne Valentine Hélardot pour les salariés, les antalgiques sont couramment utilisés pour rétablir un état psycho corporel défaillant et pour pouvoir aller travailler : Antidouleurs, psychotropes, somnifères, vitamines et compléments alimentaires, décontractants musculaires... (sans même parler des usages

de drogues légales – alcool – ou illégales). Il existe ainsi toute une pharmacopée à usage professionnel, inscrite dans la sphère domestique ou plus formellement médicalisée, à laquelle recourent les salariés lorsqu'un décalage trop important se fait sentir entre leurs capacités psychocorporelles et les exigences du travail³². On retrouve cette même pratique chez les travailleurs indépendants.

« J'ai un généraliste, mais je ne l'ai pas vu depuis 3 ou 4 ans. Je pourrais aller le voir, il n'est pas loin, mais bon je vais à la pharmacie, j'achète du doliprane et de la vitamine C puis je fais de l'auto médication, comme pas mal... Si c'était un truc sérieux, j'irais. Bon la coloscopie j'ai été convoqué mais je ne l'ai pas fait, je n'ai pas donné suite évidemment... la dernière fois que je suis allé chez le médecin il m'a proposé de faire un check-up complet, cardiologue, radio des poumons et tout, mais bon... la radio des poumons ça me fait flipper-là. Je fais l'autruche, mais je ne me sens pas mal, je n'ai pas d'alerte, juste un peu moins résistant avec l'âge » Etienne

Dans le milieu des photographes, « les problèmes de santé », a fortiori quand ils sont graves, ne sont pas évoqués, comme la santé au travail n'est pas problématisée de manière collective. ces difficultés éventuelles relèvent de la sphère intime et d'une gestion en solitaire des arbitrages entre santé et activité. Il s'agit, en tout cas, de ne pas éveiller le soupçon pour éviter le risque de relégation. Dans nombre de situations de travail, la précarité de l'emploi conduit à privilégier le maintien de l'activité, y compris au détriment de la santé. L'antagonisme santé-travail, lorsqu'il se manifeste, se solde ainsi le plus souvent par la nécessité de « tenir » au travail.

« Par chance je n'ai pas été malade... Et pour les gripes, les crèves, j'allais bosser quand même. J'ai eu un petit cancer aussi mais j'ai toujours bossé même malade. Je n'ai jamais eu la moindre aide, tu ne bosses pas deux mois tu n'as pas un centime, c'est scandaleux. C'est vrai qu'on est précaire... Là ça va, les projets que j'ai lancé vont marcher alors j'en parle tranquille mais demain si je suis déprimée ce ne sera pas la même histoire. Mais si t'es tout seul, pas de conjoint, c'est l'horreur ! » Anne

L'intermittent du spectacle, comme le pigiste ou l'indépendant sont confrontés à une hyperflexibilité de l'emploi. Et divers travaux contribuent à souligner la force des mécanismes

qui concourent à une invisibilité sociale des questions de santé dans l'exercice de ces professions artistiques. Dans les milieux de travail des actifs précaires, « les problèmes de santé », a fortiori quand ils sont graves, ne sont pas évoqués.

« J'ai finalement été obligé d'en parler au boulot parce que quand on est en déplacement ou en voyage, pas de gluten, pas de laitage, pas de machin, mais j'essaie d'éviter d'en parler parce que les premières réactions des journalistes c'était de dire <ouais c'est à la mode>, de toute façon ces maladies-là ne sont pas reconnues, la médecine générale ne les reconnaît pas, vous n'êtes pas crédible » Christine

Ces difficultés éventuelles relèvent de la sphère intime et d'une gestion en solitaire des arbitrages entre santé et activité. Le travail s'exerce au détriment des autres temps sociaux. En l'absence de revenu de remplacement, ou encore par crainte d'indisposer les clients ou de disparaître des réseaux, et donc d'enclencher la spirale de la non visibilité et du non travail, les répondants se prévalent rarement de la flexibilité théoriquement permise par leur statut. Ils travaillent même indisposés par la maladie ou font coïncider, lorsque cela est possible, périodes de convalescence et périodes de sous-emploi dans la crainte de perdre des piges.

Les arrêts de travail

Pour le pigiste, l'arrêt maladie relève d'un parcours du combattant auprès de l'ensemble de ses employeurs. Cette démarche rébarbative semble souvent provoquer un abandon de ce droit, quant à l'Agessa les indemnités journalières sont si difficiles à obtenir et si faibles que beaucoup ne vont pas au bout de la démarche :

« J'ai eu des accidents, je me suis cassé le poignet il y a deux ans et j'ai été immobilisé deux mois. Je crois que j'ai rien eu comme indemnités, parce que pfff... c'est le bordel à organiser, d'aller demander à tous tes employeurs avec qui tu as une fiche de paie... puis peut-être aussi la flemme de ma part. Tu es mensualisé dans une boîte, tout ça se fait de manière automatique, mais toi tu dois tout faire, tu es indépendant tu dois tout faire : appeler la sécu, appeler les employeurs... A un moment tu laisses tomber, tu attends que ça se passe, si tu as un peu d'argent de côté tu le dépenses et puis tu reprends le collier dès

que c'est possible. Heureusement que j'avais des photos d'archives qui tournaient, du coup je n'étais pas à zéro » **Etienne**

« Accident de scooter, jambe dans le plâtre, on n'a droit à rien, c'est ridicule... » **Bernard**

Mais d'une manière générale, peu s'offrent « le luxe » d'un arrêt de travail, préférant reprendre le travail à leur rythme ou même éviter d'annuler un projet. « Je n'ai jamais demandé à bénéficier d'arrêt de travail, même en cas d'hospitalisation. Je suis actuellement en convalescence post-opératoire... mais travaille devant mon ordi »³³.

« Je ne savais pas que je pouvais me mettre en arrêt maladie, il a fallu que je fasse une chute en scooter récemment pour comprendre que j'avais assez de piges pour bénéficier d'un arrêt maladie. Mais c'est bien beau l'arrêt maladie, je suis arrivée à l'hôpital, ils m'ont fait radio du poignet pas cassé mais je ne pouvais plus le bouger et une côte fêlée, bref je ne pouvais pas bosser, c'est arrivé un jeudi soir, ils me proposent un arrêt maladie jusqu'à lundi et de voir après. Mais de toute façon lundi je devais bosser à 14h, et je l'ai fait, elle m'a donné une attelle, je l'ai gardée jour et nuit. De toute façon les indépendants il se guérissent 10 fois plus vite que les salariés. Lundi, je n'ai pas pu y aller en scooter, j'ai du retirer l'attelle pour les prises de vues, mais j'ai une telle adrénaline quand je bosse que ça m'enlève la douleur... J'ai mis des huiles essentielles, des trucs naturels. »
Christine

« Moi j'ai eu 15 jours d'arrêts de travail en 35 ans, j'ai eu un accident de moto, j'ai été arrêté 15 jours, j'ai repris le boulot au bout d'une semaine » **Charles**

*« Atteinte d'une polyarthrite rhumatoïde depuis 12 ans, et d'un cancer du sein il y a 3 ans, double mastectomies, grosse difficulté à me faire reconstruire car la plupart des chirurgiens demandent un gros dessous de table... Aucun congé maladie à chaque opération, 9 en 3 ans. J'ai toujours continué à créer, à exposer, et à avoir des articles dans la presse (...) Mes conditions de travail sont dures, je viens de faire un mur de 7m x 6m, toute seule, à l'échafaudage, alors que j'ai été ouverte de 40cm, il y a même pas 3mois et que je suis en rééducation »*³⁴

Et quand l'arrêt de travail est effectif, il semble que le temps de l'arrêt de travail ne soit pas

vraiment respecté s'il y a des commandes à réaliser. Même **Alec** qui est salarié, écourte son arrêt de travail, pour ne pas passer à côté d'un reportage qui lui tenait à cœur :

« Il y avait un sujet que j'avais vraiment envie de couvrir. J'avais eu un accident de moto une semaine avant. C'était un dimanche, un accident de la circulation, bête, qui m'a valu dix jours d'arrêt de travail. Mais j'ai demandé qu'on me le ramène à sept parce que < soi-disant ça allait mieux >, mais c'était juste pour pouvoir couvrir ça et je me suis tellement dit: < Non, non, j'ai envie... > Et en plus, j'étais de pool donc j'avais des accès. Et ben, j'ai écourté mon arrêt maladie pour pouvoir aller faire ce sujet. Bon après, je m'étais repris une semaine encore d'ITT »

En plus des difficultés à déclarer un arrêt de travail, la peur que les employeurs apprennent que l'on est blessé ou malade semble être au cœur de cette stratégie du silence et de la non demande d'un arrêt de travail. Beaucoup de photographes évoquent la peur de ne pas être rappelé pour des piges si on vient à savoir qu'ils ont un problème de santé : « Récemment, je n'ai pas déclaré un accident du travail, une hernie discale due au port du sac photo. Je garde une atteinte neurologique définitive, insensibilité d'une partie du pied. J'avais peur de ne plus avoir de piges. Ça se sait très vite dans tous les journaux si vous êtes malade. Depuis 30 ans je n'ai pas eu un arrêt de travail. Je dis au médecin que ça me pose plus de problèmes qu'autre chose. Ça ne sert à rien, on est très mal indemnisé et c'est très compliqué de déclarer un arrêt à une quinzaine d'employeur »³⁵.

Renoncer à des soins

Ils ne disent pas renoncer à des soins mais se mettent en situation de non-recours. L'an dernier Antonia se fait une entorse à la cheville qui lui imposé une semaine et demi de repos. Espagnole venant de s'installer en France, elle était dans l'attente d'un nouveau numéro de sécurité sociale, cette fois français, elle renonce alors à avoir un suivi de soins :

« Il y avait un délai de 6 mois pour avoir la sécurité sociale en France, du coup je me suis mal soignée et je suis partie en reportage parce que je ne voulais pas mettre cet argent pour payer le kiné » **Antonia**

33 Extrait de l'étude quantitative du Céreq.

34 Extrait de l'étude Céreq

35 Extrait de l'étude quantitative du Céreq.

De ce que l'on sait sur la précarité et la très grande précarité, notamment des travaux sur la souffrance psychique, est qu'à certains stades de précarité l'expression des besoins n'est plus possible. Les personnes ne sont plus en mesure de s'inscrire dans l'idée de besoins, même si elles sont parfaitement conscientes de leur état de santé dégradé. On peut aussi ne plus déclarer renoncer à des soins lorsque l'on a intériorisé l'obstacle financier ou que l'on pense qu'il ne sert à rien de soigner la conséquence (les problèmes de santé) sans que la cause (l'état du travail) ne soit réglée.

*« Mes problèmes de santé ils sont complètement inhérent à ça. Tous les problèmes de chômage, de piges, je ne peux pas mettre la responsabilité sur quelqu'un d'autre que moi, j'ai choisi cette vie, mais je ne suis pas content, je ne fais pas ce que je veux, je n'ai pas une tunc, je suis seul, tout ça je le sens dans mon corps, le stress. J'ai des douleurs de bide, mais je sais que c'est à cause de ça, ce n'est même pas la peine que j'aille voir le toubib. Tant que je n'aurai pas trouvé une solution pour changer cette vie de merde... A quoi ça sert que j'aille voir un toubib, il va me prescrire des examens pour arriver à rien et dire finalement que c'est à cause du stress. Ca va, j'ai 58 ans, je connais mon corps, c'est moi qui prends le risque. J'ai de l'hypertension mais je n'ai même pas été faire un électrocardiogramme parce que je sais qu'elle s'en va dès que ça va. Parce que mon cœur ce n'est pas le problème, c'est tout le reste. La tension, le mal de dos, tout ces trucs-là... » **Bernard***

De plus, on ne peut expliquer le phénomène qu'en comprenant d'abord comment les personnes hiérarchisent leurs besoins et se prennent en charge, avant même de se demander à quels besoins elles renoncent et pourquoi.

*« Si on doit évoquer ce sujet, je dirais que je ne me soigne pas, je ne peux pas soigner mes yeux, je ne peux pas soigner mes dents... C'est clair que je n'ai pas les moyens de me soigner. Et quand j'ai un peu d'argent je m'achète des films parce que ça me paraît plus important de pouvoir continuer ce que je fais » **Emmanuel***

*« Je vais chez le médecin quand je suis malade, mais dans ma famille on est un peu cardiaque et prédisposé au cholestérol donc il faudrait que je me fasse suivre mais je ne le fais pas. Ça demande un temps et une organisation que je préfère mettre dans la photographie » **Julien***

« A 50 ans on vous dit que vous avez 50 ans,

mammographie, bon je l'ai toujours fait parce que des cancers dans ma famille. Et puis j'ai tout fait comme examens, fibro, coloscopie, etc. J'ai droit à une cure remboursée à Chatel-Guyon, sauf que m'arrêter trois semaines, c'est impensable, il n'y a qu'en me disant je suis malade et je veux m'en sortir que je me dis que je le ferai... »

Christine

Le non-recours des précaires comme des non précaires est également fortement lié au fait de « ne pas vivre en couple », à « l'absence de contact avec la famille », « l'absence d'aide matérielle ou de logement en cas de besoin », ou encore « l'absence de responsabilité vis-à-vis d'autrui ». ces différentes variables multiplient par 1,2 à 2 le risque de non-recours au médecin ou au dentiste et d'absence de suivi gynécologique selon les populations de précaires.

*« Je me suis fait expulser, allez trouver un appartement à louer avec mon métier et célibataire... J'ai trouvé grâce à une copine qui touche 3000 net par mois et qui a dit qu'on vivait ensemble. J'ai eu mon appartement comme ça. Ce n'est pas normal... Tout est comme ça alors que depuis le début je suis un travailleur honnête et acharné... Aller voir un toubib... s'il me met sous médicament ou si je suis hospitalisé, ça va être encore pire de tenir le coup, en plus quand vous êtes tout seul. » **Bernard***

La question des mutuelles

Se soucier d'avoir une mutuelle, voire « bonne » mutuelle n'est pas un acte systématique et pérenne. Entre « l'inconscience » de la jeunesse, les changements de statuts et les changements de vie familiale, les photojournalistes oscillent entre période avec mutuelle et période sans mutuelle.

*« Je suis restée 15 ans sans mutuelle, je bossais, je partais à l'étranger. La mutuelle je l'ai seulement depuis 10 ou 15 ans, mais je rame, c'est 100 balles par mois » **Bernard**.*

*« J'ai une mutuelle grâce à ma banque qui faisait une mutuelle et qui faisait des tarifs assez intéressants. Et je me suis dit que ce serait pas mal justement pour les dépenses de santé. Mais d'assurance spécifique pour partir, je savais qu'il y avait Audiens dans un coin de ma tête, je savais que ça existait, mais je ne l'ai pas prise » **Janine***

« Je n'ai pas de mutuelle, je n'ai pas les moyens. Je n'ai jamais eu de mutuelle quand j'étais jeune,

on n'y pense pas, après j'ai été payé en droit d'auteur donc il faut payer en plus et ça fait un bon bout de temps que je n'ai plus les moyens de faire ce genre de truc » **Emmanuel**

Le fait de vivre en couple et d'avoir un(e) conjoint(e) qui bénéficie d'une bonne mutuelle constitue un atout même si dans leur pratique les photographes comme une majorité d'indépendants ne recourent pas forcément aux soins « *Ma santé se dégrade depuis quelques années, sans la mutuelle de ma femme ce serait très compliqué* ». Anna est séparée de son conjoint depuis 7 ans et élève seule, ses enfants. Elle a toujours fait attention à avoir une mutuelle pour ses deux enfants et elle, d'autant que sa fille est diabétique. « *C'est une mutuelle à 130 euros/mois, pour les indépendants. Il y a un mec qui vient chez toi, qui te pose dix milles questions sur ton cas et il établit un contrat. C'était important que le diabète de ma fille soit bien pris en charge* »

En dehors des personnes qui ont passé un certain nombre d'années sans mutuelle « par inconscience de la jeunesse », les causes de perte d'une bonne mutuelle sont ainsi soit liées à un divorce ou une séparation d'avec un·e conjoint·e qui bénéficiait par son travail (le plus souvent salarié) d'une bonne couverture sociale soit liées à une baisse de revenus conséquente qui les conduit à prendre une mutuelle moins chère qui couvre beaucoup moins les frais médicaux.

« Les lunettes, le dentiste, ça je fais. J'étais sur la mutuelle de ma femme jusqu'à ce qu'on se sépare et là j'ai dû me prendre une mutuelle perso. J'ai dû refaire mes lunettes et là je me suis aperçu qu'ils ne donnaient absolument rien. Tu paies 40 balles par mois et ils ne te filent même pas cent balles, rien, et tu es remboursé une misère par verre. Elle, elle avait une mutuelle d'entreprise qui était chère et familiale, je me suis fait refaire les dents grâce à elle. Et là pour les lunettes, j'ai rien eu. J'avais pris la mutuelle, peut-être j'ai mal lu le contrat, mais à quoi ça sert ? J'ai finalement fait tout pour le prix minimum »
Bernard

En ce qui concerne les soins de santé courant, les soins dentaires sont ceux qui posent le plus

de problèmes financiers lorsque la mutuelle ne les prend pas en charge.

« Les dents c'est une catastrophe, je les perds, j'ai des trous, ça c'est dramatique. J'en ai vraiment besoin, quand tu as un trou, deux trous, tu n'oses plus sourire... Qu'est-ce que je vais faire dans un putain de vernissage où tu ne peux même pas rigoler. C'est trop cher les soins dentaires 600 euros par dents et tu ne sais même pas si ça va tenir parce que tu as pris le moins cher. Ça fait un an que j'ai un trou après une extraction et je ne peux rien faire, j'en ai au moins pour 700 euros et je ne les ai pas, je suis à découvert de je ne sais pas combien, j'ai des loyers de retard... »
Bernard

« C'est horrible ! Il me manque une dent, là, qui s'est cassée petit à petit, et on voit un petit peu un trou. Alors ce n'est pas trop grave mais j'ai un complexe là-dessus. Heureusement, les autres qui sont pourries, elles sont tout derrière, donc on ne les voit pas. Et puis même, quand on a des problèmes de dent ... moi ça m'est arrivé en reportage, d'avoir une dent qui se casse, ou la veille d'un reportage, c'est cassé. Non mais c'est pas possible ! Voilà, après ça nous a fait rigoler avec la rédactrice, on a parlé de mes vieux chicots. Mais bon quand même, quoi, on en rigole avec les copines, sinon ce serait horrible ! »
Janine

Certains réussissent à trouver un dentiste conciliant et à s'arranger avec lui afin qu'il aménage les choses de façon à ce que les soins puissent être faits sans trop de frais :

« Il y a eu le problème des dents, heureusement j'avais un dentiste qui ne me faisait jamais payer ou plutôt qui s'arrangeait pour faire des bricolages financiers pour que ça rentre dans les clous. C'est un type super, ça fait 30 ans que je le connais, toutes les dents de devant c'est des implants et le reste c'est accroché et il me l'a fait passer comme ça... Tout là c'était pourri donc tu finis par tellement avoir une gueule de sans dents ou de dents pourries par le tabac que ça te tape sur la moral et que tu ne vas plus aux rendez-vous, tellement tu trouves que tu n'es pas présentable »
Stone

« J'ai découvert un dentiste génial qui ne prend pas de dépassements, qui est entièrement remboursé, il est super. De toute façon c'est la débrouille... »
Anne

Le soutien du (de la) conjoint (e)

Les répondants qui ont un conjoint protégé, c'est-à-dire salarié et bénéficiant de solides protections, ont moins tendance que les autres à considérer l'éventualité d'une maladie et de ses conséquences comme problématiques. De plus, souvent, les photojournalistes bénéficient également par l'intermédiaire de leur conjoint d'une mutuelle avantageuse. Les conjoints sont ainsi finalement perçus comme des ressources importantes particulièrement en cas d'accident ou d'avancée en âge³⁶.

« *Mon copain il a un CDI, il est journaliste, et je suis sur sa mutuelle, donc ma mutuelle c'est lui et heureusement que j'ai eu ça, parce que c'est ça qui a couvert mes frais médicaux. A l'hôpital il fallait attendre 6 mois parce qu'il y avait la queue pour être opérée et du coup je suis allée en clinique privée. J'ai eu de la chance parce que quand ils ont vu que j'étais indépendante, ils m'ont fait un prix donc j'ai payé trois fois moins de ce que je devais payer en plus de la mutuelle. Il y a des gens sympas avec les indépendants* » **Larissa**

Le soutien financier du conjoint pour faire face à un épisode de maladie est également mentionné par plusieurs répondants, qui ne l'ont pas nécessairement utilisé, mais croient qu'il serait disponible. Soutien financier, mais également soutien moral face aux problèmes dans le travail ou problèmes de santé. Stone était pigiste salarié et encarté lorsqu'on lui a découvert une hépatite C. Couvert par sa mutuelle, ce n'est pas l'aspect financier qui est alors le plus délicat mais la lourdeur des soins :

« *L'hépatite C, j'ai eu la chance de tomber sur un médecin qui cherchait des cobayes pour tester des nouveaux produits et vu que j'avais un emploi du temps libre ils pouvaient me contrôler quand ils voulaient. Je suis rentré dans un protocole et du coup je n'ai rien payé. Parce que ce traitement c'est aux alentours de 10000 euros. Il y a une grosse année où je n'ai pas pu travailler, j'étais crevé, j'étais out, les piqûres d'interferon ça fatigue beaucoup trop. Ma fille était en bas âge donc c'était pas mal et heureusement que j'étais avec ma femme, parce que quand tu suis ce genre de traitement ça tape sur le tête et sur les nerfs, tu es au fond du trou genre dépression donc si ça se passe mal dans ton couple ou que tu es tout seul c'est un peu hard* » **Stone**

Dans cet équilibre fragile, une séparation ou un divorce, peuvent facilement faire basculer la situation dans une plus grande précarité. Si le risque de précarité, de perte de la mutuelle frappe hommes et femmes lors de divorce ou séparation, les conséquences financières et professionnelles sont plus lourdes pour les femmes qui ont encore à charge des enfants :

« *Après j'ai divorcé, là j'ai eu une phase très dure, pas beaucoup de boulot, un fils encore à la maison. J'étais sur la mutuelle de mon mari, je l'ai perdue, je suis resté un temps sans mutuelle et là j'en ai repris une que je paye 80 euros par mois. Pendant un an on a vécu à l'eau froide, le chauffe-eau était cassé et je n'avais pas de quoi le changer, pas de tunes alors on se lavait à l'eau froide. Je m'adapte toujours mais c'est vrai que c'était assez précaire, je n'avais quasiment pas de quoi faire à bouffer. Même si tu touches 1500 euros par mois, c'est rien, à Paris. Quand tu n'as pas la niaque, tu n'arrives à rien, tu n'arrives pas à te battre... » **Anne***

Accident et/ou maladie : la vie peut basculer

Dans le contexte d'un marché de l'emploi hyperconcurrentiel, et face à des exigences toujours plus fortes dans l'accomplissement du travail, les travailleurs dont la santé est défaillante sont les premiers à voir leur intégration professionnelle fragilisée. A travers les témoignages qui suivent on sent combien le problème de santé peut faire rapidement basculer la vie professionnelle :

« *Je touche du bois, je n'ai jamais rien eu de très grave* » **Ludmila**

Quand surgit un problème important de santé en cours de carrière, il conduit parfois à une « bifurcation » à savoir une modification brutale, imprévue et durable de l'articulation biographique entre la sphère de la santé et celle du travail. Cette bifurcation peut induire des changements plus ou moins radicaux, mais qui sont de toute façon exprimés par la personne comme un point de basculement donnât lieu à une distinction entre un « avant » et un « après » : « *Infarctus, crise cardiaque... Depuis, l'horreur, interdiction de travailler en photo de presse parce que trop de surmenage, trop de stress, trop de courir, trop de ci, trop de ça... Je cherche une formation* » **Paul**

36 Martine d'Amours, « Travail précaire et gestion des risques : vers un nouveau modèle social ? » Lien social et politiques, n°61, printemps 2009.

La première alerte qui change la donne

« Jusque là tout va bien » pourraient dire les photojournalistes qui connaissent les risques de maladie ou des accidents mais qui n'y ont jamais été confrontés. Mais lorsque la maladie survient, aucun ne sort indemne de cette première expérience et la plupart prennent des décisions leur permettant pour une part de protéger davantage leur corps afin de le garder en bon état (arrêter de la cigarette, limiter l'alcool, faire attention au sommeil, manger plus sain, faire de l'exercice, etc.) et pour une autre part d'avoir (s'ils en ont les moyens) une protection sociale plus solide. Prendre soin de soi s'impose ainsi très souvent après une première alerte ou un problème de santé important.

« L'AVC c'était il y a cinq mois, j'ai fait une semaine d'hôpital et il y a pour ainsi dire pas de traces. Au niveau de la cigarette j'essaie de baisser et il faut que je me mette à une activité physique parce qu'à nos âges si tu n'en fais pas un minimum, ça commence à partir en sucette. Une fois par semaine la piscine ça évite de rouiller. Quand j'étais à Paris je marchais beaucoup, là où on est maintenant on est obligé de prendre la voiture pour faire les courses » Stone

« Je voyage toujours seule, j'ai une bonne étoile dont j'essaie de ne pas abuser... Je suis partie en Amazonie après un cancer. J'ai eu besoin de tourner une page et je suis partie là-bas. Je n'avais rien derrière moi et c'est souvent le cas. Aujourd'hui j'ai une assurance que ma société paie, une assurance reportage parce que la bonne étoile ça ne peut durer qu'un temps. Je suis un peu plus au fait des choses mais c'est moi qui suis moteur de ça » Inès

Le premier problème de santé, qu'il soit de l'ordre d'un accident de scooter, de vélo ou qu'il soit de l'ordre d'une maladie est généralement celui qui alerte non seulement sur la non maîtrise totale du corps, mais sur les systèmes de protection mis ou non mis en place et parfois sur l'avancée en âge.

« C'est après mon accident de vélo et le problème des ligaments croisés que j'ai pris conscience qu'un jour tu es en bonne santé et que le lendemain tu ne l'es plus... Du coup, je suis hyper exigeante quand je dois partir sur des zones de conflits que mon client me paie l'assurance. C'est ma prudence mais c'est aussi par principe « si tu paies pas mon assurance je ne vais pas faire pour toi les zones de conflits » Larissa

Inès : avec la maladie, il faut transformer les choses négatives en choses positives

Inès a longtemps mené de front une activité salariale de directeur export qui l'emmenait aux quatre coins du monde vers les zones dites sensibles et la photographie qu'elle développait « dans son coin » parallèlement.

« D'un point de vue financier, je n'étais pas prise à la gorge à faire des commandes que je n'avais pas envie de faire et très clairement je me suis dit qu'il fallait que je me construisse une identité en tant que photographe et de construire mon image toute seule. C'est important parce qu'il y a tellement de monde dans ce milieu et ça va très vite »

Pour ce faire, elle suit un workshop qui a comme bénéfice de lui faire prendre conscience qu'elle seule peut s'autoriser à être une photographe professionnelle et complètera sa formation par un master de photojournalisme qu'elle suit à 49 ans afin d'acquérir des connaissances sur l'image animée. Mais à l'origine toutes ces évolutions dans sa démarche photographique, il y a eu un premier choc, celui d'un cancer en 2007. A l'époque, elle est salariée et donc totalement prise en charge. Elle aurait pu être arrêtée plus longtemps mais

après 10 mois d'arrêt de travail, elle reprend un mi-temps thérapeutique.

« Le cancer a été révélateur de plein de choses et puis qu'est-ce qu'on fait après de ça ? Il s'agit d'en faire quelque chose ! Je suis partie faire des photos en Amazonie chez les Yanoami après le cancer. J'ai eu besoin de tourner une page et je suis partie là-bas. Ça a été une démarche charnière dans ma vie. J'ai cette nature où les choses négatives il faut arriver à en faire des choses positives »

Quand plusieurs années après, elle décide de monter sa société, elle a en mémoire cet épisode de maladie et reste vigilante sur les questions d'assurance et de mutuelle.

« Par contre quand j'ai créé ma société, chat échaudé craint l'eau froide, quand j'ai monté ma société, je me suis dit si je deviens mon propre

patron et que demain il y a un cancer comment je le gère ? J'en ai discuté avec mon assureur pour savoir comment ça marchait, il m'a répondu quand on est son propre patron on est beaucoup moins souvent malade et à l'arrêt, et je pense qu'il a raison. Mais j'ai pris une mutuelle dès que j'ai créé ma société »

La création de sa propre société, qui constitue un second virage dans sa carrière professionnelle, fait également suite à un problème de santé. En 2016, usée par sa double activité de plus en plus difficile à mener sur les deux fronts la conduit à un burn out.

« Ma première activité était elle aussi très prenante parce que je gérais des dossiers un peu compliqués, que mon activité de photographe était aussi sur des thèmes difficiles, donc à un moment donné j'ai pété un câble, j'ai fait un burn out... »

Elle vit pendant deux ans sur ses économies et se pose alors la question d'aller jusqu'au bout de sa démarche photographique en lâchant une moitié de son activité.

« J'ai souhaité monter ma société mais j'ai vite été confrontée à plein de problèmes, je ne voulais pas être auto-entrepreneur, alors j'ai imaginé plein de choses : restreindre mon niveau de vie, vendre ma maison pour partir m'installer ailleurs... La question c'était est-ce que je retrouve un boulot alimentaire pour pouvoir continuer à faire mon travail de photojournaliste où est-ce que je réduis mon train de vie au minimum ? »

Cette question se résoudra par les hasards d'une rencontre avec l'un de ses anciens clients qui cherchait un prestataire pour faire de l'audit. Ce débouché lui permettant ainsi de monter sa propre société dont les statuts l'autorisent à exercer à la fois le travail à l'international qu'elle faisait et son travail photographique.

« L'avantage de ça c'est que je suis libre. Je ne veux plus être salariée, parce que je travaille pour des fondations qui font de l'humanitaire et je préfère me focaliser là-dessus que sur la presse qui est aujourd'hui une vraie catastrophe. Ce que j'ai réussi à monter ça me permet de travailler à la commande mais sur des sujets qui me vont bien. Et puis de garder la main sur mon travail, parce que dans la presse, très souvent on est des pourvoyeurs d'images

et que les mots ne vont pas toujours avec les images. Entre une publication à 200 euros et une exposition, j'ai choisis... Actuellement j'ai une exposition qui tourne de sensibilisation grand public, scolaire, et en fait ça me va bien »

Pour Inès, être actrice de son devenir professionnel est fondamental. Faire ce qu'elle a envie de faire est le premier garant d'un bien-être.

« J'ai aujourd'hui 52 ans. Quand on parle de l'âge, de l'énergie et de la santé, il y a un élément qui est important et qui s'appelle le plaisir. Quand je pars à l'étranger ça demande beaucoup d'énergie, quand je travaille sur un sujet dur comme le choléra, c'est difficile. Mais je me fais plaisir, je suis bien... »

Depuis son cancer et son burn out, l'alimentation, le sommeil, le corps, la santé, sont des éléments dont elle tient compte en permanence. Cette vigilance se traduit à la fois par une réflexion sur la gestion de son temps, le classement des priorités, mais aussi sur le respect de temps de récupération. Et si le corps se manifeste, elle le perçoit avant tout comme un ami qui envoie des signaux.

« Quand mon corps se manifeste ce n'est pas pour me jouer des tours, c'est souvent la conséquence d'autre chose, si je tombe, si je me tords la cheville c'est aussi parce que je suis fatiguée et du coup quand je sais que je suis fatiguée, je vais faire encore plus attention à ce que je fais, à ce que je mets au pied, à éviter de marcher avec des talons »

Elle reste lucide sur la précarité de sa situation et vit avec ce sentiment que rien n'est acquis. Les risques d'accident ou de maladie, s'ils ne l'empêchent pas de continuer à partir en reportage, restent présents. Elle fait non seulement attention à se faire suivre régulièrement compte tenu de son passif médical mais anticipe les problèmes de santé avant ses départs pour être au top ou éviter de devoir se faire rapatrier sur des zones compliquées.

« Aujourd'hui je suis photographe, demain je ne sais pas... qui me dit qu'à un moment je ne passerai pas à autre chose. Peut-être je voyagerai différemment. Le fait d'avoir eu un cancer et d'avoir la notion que les choses peuvent s'arrêter, c'est sûr que tant qu'on peut faire on fait »

Les dangers sur le terrain

De tout temps, les reportages à l'étranger, outre les risques de maladie, font courir sur certains terrains en conflits des risques de blessures, d'enlèvements, ou de viols pour les femmes photojournalistes.

« Ce métier est un métier dangereux, un métier à pénibilité et hormis les risques inhérents à couvrir des actualités violentes, guerres, manifestations, les centaines d'avions que j'ai pris m'ont bousillé les sinus et les oreilles, j'ai eu 26 crises de malaria. On dort dans des endroits épouvantables, on bouffe des choses épouvantables » **Théodore**

« Une de mes grandes peur en reportage c'est le viol et l'arrestation, alors le viol avec le temps ça s'atténue, mais la privation de liberté... Là dans mon armoire j'ai un dossier avec écrit : < en cas de problèmes >, vos proches s'habituent à ce que vous preniez des risques... Mais il y a plein de jeunes qui ne sont pas prêts » **Inès**

Toutefois, on l'a vu, entre autre avec les révolutions arabes et l'Ukraine, les photographes indépendants sont de plus en plus nombreux à partir sans commande, voire sans assurance. Larissa raconte ainsi avec beaucoup d'humour la réponse d'un éditeur d'un grand quotidien Américain qu'elle avait rencontré pour lui soumettre un sujet :

« C'était en 2012 et je lui dis que je peux partir en Syrie côté régime puisque j'ai un passeport

russe. Il m'a répondu < Si tu te trouves là-bas, appelle-moi >. Mais qu'est-ce que ça veut dire se trouver là-bas, il ne s'agit pas du café d'à-côté, on ne se < trouve > pas par hasard en pleine guerre en Syrie sans assurance. Mais malheureusement il y a pas mal de gens qui prennent a comme une sorte d'inspiration et qui partent » **Larissa**

Les récentes manifestations en France et tout particulièrement celles des gilets jaunes illustrent particulièrement les conditions de plus en plus difficiles auxquelles sont soumis les photojournalistes et la presse en général. Certains ont même renoncé à couvrir ces manifestations :

« Je n'ai jamais aimé faire les fins de manifs, mais aujourd'hui il faut un casque, être équipé comme si on partait faire la guerre. J'ai été tenté d'y aller, mais plein de copains ont été blessés. Moi si je me fais péter un truc... Tu risques gros, alors est-ce que ça vaut le coup pour quelques images en sachant que de toute façon il va y avoir des milliers de photos. Aller risquer de foutre en l'air mon matos, ma santé alors que je n'ai pas une commande sur ce sujet. Pour les gilets jaunes il y a 150 mecs qui sont là, qui font des photos sans qu'on leur ait rien demandé. Je n'ai plus qu'un seul boitier, si je me le fais péter j'en ai pour 3 000 balles minimum. Et puis j'ai 50 balais, je pèse 90 kg, je fume comme un pompier, si je dois cavalier il se passe quoi. Je ne suis vraiment plus au taquet, c'est plus pour moi » **Etienne**

Michel: Les tirs, le choc et la galère pour l'arrêt maladie

A la cinquantaine, Michel prend en considération sa santé tant physique que psychique au quotidien en allant régulièrement courir tôt le matin, en faisant du vélo et en évitant les nuits trop festives. Même s'il est publié par la presse, son objectif principal est d'exposer son travail dans les centres d'Art. Pendant les manifestations des gilets jaunes, il conçoit un travail photographique « un peu décalé » sur les façades occultées des divers magasins. Travail qui sera publié dans un quotidien.

« Il y avait eu un livre sur les vitrines bouchées lors du G8 à Gênes et j'ai eu envie de faire un travail comme ça sur les vitrines des Champs Elysées »

Le samedi 8 décembre, il se rend pour la troisième fois aux manifestations de Gilets jaunes sur les Champs Elysées et s'entoure cette fois de précautions qu'il n'avait jusqu'alors jamais prises, à savoir un casque avec des stickers fluos où s'inscrit le mot presse. S'il sait, pour avoir fait des photos pendant « Nuit Debout » en 2016, qu'il n'est pas

à l'abri d'un coup de matraque, d'une « baston » ou de gaz lacrymogène, il ne s'attend pas à « être pris pour cible » comme il l'a été.

« Ça a chahuté, et les mecs ont tiré à volonté avec les flashballs. J'étais tout seul par terre avec mon appareil photo, je l'ai en photo, il est entrain de me viser. Il y a la surprise d'être visé, de recevoir un coup de marteau en pleine tête, ça a été la surprise de ma vie... Après c'est la souffrance et l'attente de savoir dans quel état on est. J'avais surtout envie

de ne plus être dans la rue, d'être à l'abri et pris en charge. On ne sait pas si les dents sont cassées, si l'œil est explosé, tout est enflé, en sang, on ne peut pas savoir. Après on est dans un flottement proche du coma, on récupère ses esprits doucement. C'est super violent. J'ai été emmené par les pompiers dans une zone spéciale où l'on gère les blessés selon la gravité, les ambulances appellent les hôpitaux».

Son amie est rapidement prévenue par un photographe qui l'a aidée et accompagnée à l'hôpital.

«J'ai d'abord été emmené à Ambroise Paré. Ils ont fait un scanner mais pas spécialisé en chirurgie faciale donc re-ambulance jusqu'à la Pitié. Ils m'ont soigné à nouveau et ont décidé de m'opérer 10 jours après vu qu'il n'y avait pas d'urgence vitale. Après l'opération, l'attente, l'angoisse... Je me suis réveillée le soir et le lendemain je suis sorti. J'ai assez vite récupéré après deux trois jours où j'étais bien stone. Je suis retourné au quinze-vingt parce que j'avais très peur par rapport à l'œil»

En plus de des nombreuses séances de kinésithérapie prescrites pour presque trois mois afin qu'il puisse rouvrir normalement la bouche, l'hôpital lui fait un arrêt de travail d'une semaine. Arrêt de travail qui sera prolongé de trois semaines en plus par son médecin traitant, son œil douloureux et enflé ne lui permettant pas de travailler. Il commence par s'adresser à la Caisse d'Assurance Maladie qui, à cause de son statut d'auteur, le renvoie sur l'Agessa qui elle-même le renverra... Sur la Caisse d'Assurance Maladie.

«J'ai envoyé l'arrêt de travail à la Caisse d'Assurance Maladie., J'avais déjà été les voir avant pour savoir quoi envoyer, on m'avait dit qu'il y avait un truc qui n'allait pas. J'ai appelé l'Agessa qui m'avait dit que je serai dédommagé à partir d'un calcul de ce que j'avais gagné dans l'année. Puis finalement, la caisse d'Assurance maladie m'a tout renvoyé en me disant que ce n'était pas pour eux parce que je n'étais pas salarié. J'ai rappelé l'Agessa, je suis tombé sur quelqu'un de pas vraiment aimable qui m'a dit en gros que si c'était un arrêt de maladie et que j'étais au fond de mon lit je serai dédommagé mais que pour un accident du travail ils ne pouvaient rien faire. J'ai renvoyé un mail en expliquant bien mon cas, en joignant des documents et ils m'ont répondu juste deux phrases: <Nous vous souhaitons bonne convalescence et voyez avec la Caisse d'Assurance Maladie>... ».

A une situation déjà difficile et douloureuse, tant physiquement que psychologiquement, s'ajoute alors deux autres combats, l'un juridique (il fait partie de la vingtaine de journalistes qui portent plainte pour «violences» commises par les forces de l'ordre) et l'autre médical pour la prise en compte et en charge de son arrêt maladie. Au moment de l'entretien, c'est la colère, la lassitude et le désarroi qui l'emportent.

«J'en suis là, c'est super! Je voulais reprendre un rendez-vous avec eux, et puis ça m'a fait chier... J'estime que je cotise depuis longtemps, déjà que ce n'est pas une histoire qui m'amuse beaucoup, entre le trauma... et d'autres choses, j'estime que dans des cas comme celui-là, ce n'est pas un petit truc, ça devrait rouler. Aux urgences, on ne se dit pas oui, non, peut-être, on va attendre et là il faut arrêter de prendre les gens pour des cons. Donc là, je ne sais pas trop quoi faire... »

La maladie invalidante

Comme le souligne la philosophe Claire Marin³⁷, quand on est souffrant, on est déjà mis à l'écart de la société, hospitalisé ou en congé, on passe à côté d'une vie sociale normale. On est déjà dépossédé de beaucoup d'éléments de son identité sociale et familiale, si en plus on est jugé avec sévérité, le risque c'est de s'enfermer dans la solitude que la maladie produit. La fatigue, qui est sous-estimée dans de nombreuses pathologies, qui exclut socialement, est négligée; on n'imagine pas qu'elle puisse être un des effets de la maladie. La fatigue, dans la représentation commune, est une forme de paresse, de mauvaise volonté. Si de surcroît, lorsque la maladie se déclare, la couverture sociale n'est pas bonne le prix à payer pour conserver une vie professionnelle «normale» devient extrêmement lourd. *«En 2001, j'ai développé la maladie de base dow (hyperthyroïdie) pour laquelle j'ai finalement été hospitalisée en 2014 (ablation totale de thyroïde); les conséquences de cette maladie et de cette opération ont été importantes dans ma vie personnelle et professionnelle (fatigue, anxiété, découragement..). Sans aucune possibilité de pourvoir m'arrêter (plus de carte de presse, donc pas d'arrêt de travail possible). Et nous sommes deux, mon mari et moi, dans ce cas, à savoir que nous ne pouvons ni être malade, ni nous arrêter de travailler car aucune possibilité de faire entrer de l'argent autrement que par notre travail... ».*

Paul – 55 ans

Pour Paul, la vie de photojournaliste a commencé en autodidacte. Fou de musique rock et hard rock, il commence par dissimuler un boîtier en entrant dans des concerts et fait ses premières photos dans le public.

« Quand je pouvais, j'essayais de m'incruster un petit peu devant, et puis je discutais avec les photographes. A l'époque, il n'y en avait pas cinquante tonnes de photographes comme maintenant... à peine une petite dizaine et c'était tout »

De fil en aiguille il sympathise avec un photographe officiel d'un magazine de rock, lui montre ses clichés et obtient sa première publication.

« Je lui fais voir mes photos d'un concert. Il est tombé sous le charme de deux ou trois images à l'époque. Et il me dit: <Écoute, ça tombe très bien en plus parce que moi j'étais parti pour une autre opération à l'étranger et j'ai raté ce concert. Moi, je te conseillerais d'aller voir la rédactrice en chef et de lui proposer > »

Il ose appeler, prendre rendez-vous et entend pour la première fois l'expression « photographe pigiste » et débute sa carrière. Il sympathise avec un collègue, devient son assistant sur des séances photos et apprend la lumière. En l'espace de six mois il arrive à en vivre.

« C'était une période beaucoup plus heureuse que maintenant. Même si on n'avait pas d'argent ou autre, enfin pas trop d'argent, on pouvait se démerder toujours et arriver à vivre, et arriver à vivre décemment, honnêtement »

Au bout de 10 ans, il rentre comme pigiste dans une agence qui le salarie trois mois plus tard pour qu'il leur revienne moins cher. Il accepte ce nouveau statut après avoir perdu beaucoup d'argent avec des magazines qui ont soit changé de propriétaire soit disparu sans lui payer les piges qu'ils lui devaient. Là son travail change et il commence à couvrir les nuits parisiennes.

« Là, ça a été énorme parce que, grosso modo, je dormais plus que deux/trois heures par nuit. Et je bossais pratiquement tous les jours. J'ai arrêté au bout de cinq ans la nuit parisienne. Parce qu'en cinq ans, c'est comme si j'avais pris dix ans »

Pendant toutes ces années, il ne s'économise pas, et ne prend aucun « arrêt maladie ». Il passe juste chez son médecin pour se doper et continuer à tenir.

« Même si je tombais malade ou autre, j'avais un toubib à l'époque qui était un spécialiste

de la piqûre. Si vous tombiez malade, il vous requinquait avec une petite piquouse et hop, c'était reparti! On pouvait retourner bosser, même étant malade »

Ce rythme de travail nocturne influe lourdement sur la vie privée et la quarantaine est marquée par un divorce.

« Après, j'ai eu un divorce, on venait d'avoir notre second enfant. Je bossais comme un dingue pour faire rentrer de l'argent, mais là je me suis aperçu que l'argent ce n'était pas tout »

Il décide alors de quitter la musique et les nuits parisiennes pour partir « bourlinguer » en Asie pendant presque trois ans et proposer des sujets à la presse. Une manière de faire le point et de savoir comment il va orienter sa carrière.

« Je me suis retrouvé les six premiers mois à être en Asie et à souffler, à savoir où je voulais aller maintenant et ainsi de suite. Parce que bon, on voit que tout ça, c'est <passé>, au niveau du boulot, on voit que le côté privé, ça se casse la figure gravement, donc il fallait que je puisse prendre du recul pour arriver à faire la mise au point, savoir ce qui m'arrivait et essayer de trouver des solutions »

A son retour il rentre dans une agence de presse comme salarié, mais au bout de trois ans les rapports se tendent. Pour la première fois de sa vie, il se retrouve dans une société où non seulement il est le plus âgé mais dans laquelle le mode de management s'est profondément modifié.

« Les quelques prérogatives que donnait la carte de presse, le patron en avait rien à fiche... Comme par exemple, refuser d'aller faire un sujet supplémentaire le soir qui n'avait rien à voir avec ce que j'avais fait toute la journée - en politique, à cavalier partout, pour aller faire un truc people le soir »

Au moment de ses 50 ans, son patron le pousse vers la porte.

« Il m'a dit: <faut choisir. Soit c'est un départ d'un commun accord soit je chercherai la petite bête et on y arrivera.> Donc je suis parti. Et j'ai refait que de la politique. A recavalier mais à courir un tout petit moins. Mais il y a quand

même une pression aussi en politique parce que les photos, dès qu'elles sont faites, il faudrait que tout le monde les ait. Et surtout, quand on est indépendant, il faut aller encore plus vite que les photographes qui bossent pour des agences de presse »

Il travaille à nouveau en indépendant avec la carte de presse mais deux ans plus tard c'est un grave problème de santé qui va brutalement interrompre sa carrière. Un infarctus qui est soigné mais qui est suivi d'une grave crise cardiaque peu de temps après met fin à son travail de photjournaliste. Fortement invalidé avec un cœur qui ne fonctionne plus qu'à 50%, il a aujourd'hui le statut « handicapé ».

« Il aurait fallu que j'ai une meilleure santé. Il aurait fallu que j'aie encore la niaque. Et le problème, c'est que la niaque malheureusement, je ne l'ai plus vraiment. Il faut arrêter de se voiler la face. C'est mon gros problème de santé qui m'a fait arrêter définitivement. Mais j'en pleure, j'enrage ! Je vous garantis, quand il y a eu les premières manifs des gilets jaunes, j'enrageais ! La dernière manif que j'ai faite - et là, c'était pas comme photographe, j'y allais comme ça, c'était une manif du 1^{er} mai et j'ai failli me retrouver à l'hôpital. Parce qu'il y avait eu les black blocs qui étaient passés devant, il y avait eu un petit peu de castagne avec les CRS et les mecs avaient mis du gaz ; et rien que le gaz, j'arrivais plus à respirer et j'ai cru que j'allais mourir sur place. Non, malheureusement, je ne peux vraiment plus faire tout ça. Et j'adorais ça ! »

A 55 ans, avec le statut « handicapé » et son interdiction médicale à reprendre la photographie de presse, les pistes de travail sont minces, même s'il envisage de faire une formation en informatique. Parfois, la vente de ses photos en archives lui apporte « un petit chèque ». Colère, état dépressif, solitude, s'il n'avait pas le soutien de sa femme et l'envie de voir un jour ses petits-enfants, la tentation d'en finir aurait pu prendre le dessus.

« Ils m'ont obligé, de m'inscrire au chômage, enfin au Pôle emploi. Ils m'ont renvoyé sur le Pôle emploi des handicapés, qui s'appelle Cap emploi, en me disant : <Vous allez voir, c'est super ! Eux, ils ont les moyens>. Et finalement, je me suis aperçu que c'est pire que le Pôle emploi normal. Là, vous avez une personne qui traite 500 dossiers d'handicapés, à se battre avec les écoles pour pouvoir éventuellement faire une formation, à se battre avec les MDPH

- les Maisons des handicapés qui sont gérées par les différents départements, le 93 étant, entre autres, le département le plus pourri de France à ce niveau-là. Normalement, il y a six mois d'attente, nous dans le 93, on en est à un an. La CAF, c'est exactement pareil. Après on est payé par la CAF, mais la CAF vous pouvez jamais les avoir en direct, vous les avez qu'avec des numéros surtaxés, payants. Et puis, au final, on vous envoie balader, on vous dit : <C'est comme ça, il y a trois/quatre mois d'attente avant de traiter quoi que ce soit comme dossier>. On me donne 390 euros pour vivre. A côté de ça, ils m'ont supprimé l'allocation logement parce qu'avec mes 390 euros plus les 1600 de mon épouse, ça fait 1990 euros, ça nous suffit pour vivre ! Avec ça, on doit pouvoir vivre ! Ouais, mais sauf que moi, j'ai une pension alimentaire que je peux plus donner de l'autre côté. Je fais comment, moi, pour aider mes enfants ? Tout ça, j'en veux vraiment à l'État. Si j'avais pas ma nouvelle épouse, je me serais même pas présenté devant vous. Je serais déjà mort, je me serais suicidé. Je comprends qu'il y ait des collègues qui peuvent se suicider et qui plongent... Et c'est arrivé encore dernièrement, malheureusement. Mais pourquoi ils plongent ? Parce que c'est devenu un grand n'importe quoi. C'est pas une profession <sous-qualifiante>, mais on n'en est pas loin, quoi ! D'être considéré comme ça »

Grossesse et parentalité

« Je n'ai eu que des grossesses comme <problèmes de santé> »

Le travail et le hors travail ne peuvent être pensés indépendamment l'un de l'autre. Le mythe du reporter s'est établi alors que les femmes étaient presque exclues du journalisme et particulièrement du reportage de guerre³⁸. Si au début des années 1970 le nombre de femmes devient plus important, notamment pendant le conflit au Vietnam, les valeurs soutenues (l'engagement physique, la force, le courage devant les périls de blessures et de mort, le goût du voyage) sont à l'époque typiques de la « masculinité » qui valorise entre autre les figures de l'entrepreneur, du militaire et du missionnaire. Les études montrent que les rares femmes qui arrivent à traverser

38

Comme toujours dans ces cas-là quelques figures exceptionnelles et de pionnières confirment la règle : Andrée Violis et Gerda Taro avant le second conflit mondial, puis au fil du temps Lee Miller et Martha Gelhorn (pendant la guerre), Madeleine Riffaud, Brigitte Friang, Oriana Fallaci, Catherine Leroy, Christine Spengler, Françoise Demudier, etc.

« le plafond de verre », celles que l'on appelle « les pionnières » sont souvent pensées comme des archétypes de la masculinité : « Leur réussite professionnelle exceptionnelle et expliquée (et justifiée) par le fait qu'elles < se comportent comme des hommes > et, notamment, par leur positionnements atypiques vis-à-vis des charges domestiques et familiales. ces femmes sont censées minimiser le temps consacré à la production domestique, en se focalisant entièrement sur l'accumulation de signes extérieurs de réussite professionnelle. Toutefois, la plupart des auteur·e·s pensent que cette stratégie doit nécessairement s'opérer au prix d'un renoncement plus ou moins volontaire à la conjugalité et/ou à la maternité »³⁹

Aujourd'hui existe une vraie percée des femmes dans ce bastion masculin de l'indépendance et ici du photojournalisme. Mais le développement des effectifs de femmes dans ce métier à risque signifie-t-il que l'égalité est au rendez-vous dès lors que l'accès au métier est possible ?

« On travaille sans filets, il serait du devoir du gouvernement de s'assurer que ceux qui font ce métier aient une couverture sociale, on est des voltigeurs de cirque et on travaille sans filet. J'ai envie de dire que c'est inné à cette profession. C'est peut-être horrible ce que je vais dire mais si tu es une femme et que tu es enceinte : ne fais pas ce métier. On vit dans un monde parfaitement injuste et c'est un métier impitoyable, extrêmement dangereux, aléatoire, sans foi ni loi... » **Théodore**

Denis Ruelan, dans un article sur les reportères de guerre⁴⁰ pose ainsi la question : dès lors que l'accès ne leur est plus interdit et que les effectifs sont entrain de s'ajuster, les femmes entrent-elles dans le métier de la même façon, y courent-elles les mêmes dangers, se confrontent-elles aux mêmes contraintes professionnelles et personnelles et en tirent-elles les mêmes bénéfices que les hommes ? Pour l'auteur : « Si les femmes ne s'estiment pas discriminées sur le plan professionnel, c'est aussi parce qu'elles jugent que leur identité de genre est un avantage sur le terrain. Dans les pays musulmans rigoristes, elle leur permet de circuler plus aisément, à l'abri des tenues vestimentaires couvrantes. Elles peuvent ainsi cacher plus facilement des appareils d'enregistrement. Elles disent aussi qu'elles accèdent aux univers

féminins qui, dans de nombreux pays, sont interdits aux hommes ; elles peuvent développer des sujets spécifiques et bénéficier de sources d'information par la voix de femmes qui ne s'expriment pas publiquement ».

« Je vois plus d'avantages à être femme sur le terrain à être femme en reportage. Je crois qu'être une femme ça rassure plus les gens que d'être un homme, en tous cas en Afrique, dans les pays arabe et même en Asie. Et puis quand on travaille sur des sujets qui touchent les femmes, c'est clair que les hommes ne peuvent pas y accéder » **Ludmila**

« Et surtout, même quand on est tout seul, quand on est une femme - enfin une femme blanche en Afrique, on est super protégé. Je sais plus qui m'a dit ça. Un jour un Africain m'a dit : < Si on respecte encore quelque chose c'est la femme blanche >. Et c'est vrai. Je ne vous parle pas de terrains de guerre, je vous parle de zones qui peuvent être tendues » **Elisabeth**

Les aspirations qu'elles soient féminines ou masculines sont les mêmes. Les risques aussi. Pour tous et toutes le solde physique est identique : maladies, blessures, fatigue et traumatisme psychique⁴¹. Mais l'addition est différente pour les femmes sur le plan de la carrière et de la vie personnelle. Si l'investissement est le même et si les conséquences sont comparables sur le plan social et psychologique pour les hommes et les femmes, il n'en va pas de même sur les répercussions professionnelles et personnelles, souvent plus lourdes chez les femmes, en raison de la très grande difficulté à combiner ces deux dimensions professionnelles et personnelles.

La stratégie d'insertion dans le métier de photojournaliste demande non seulement de la mobilité, mais aussi du temps. Comme le montre l'extrait d'entretien d'Olivier, la mobilité nuit à la construction matrimoniale autant pour les hommes que pour les femmes :

« Ça progresse très vite depuis deux ans. Donc, voilà, il y a un retour. Je suis assez fier de ça et c'est clair que je n'ai pas envie de lâcher maintenant. Donc, oui, pas de vie de famille, pas de vie de couple. On travaille sept jours sur sept quasiment. C'est comme ça. Avec une famille, ce n'est pas possible

39 Nathalie Lapeyre et Nicky Le Feuvre, « Concilier l'inconciliable ? Le rapport des femmes à la notion de 'conciliation Travail-Famille' dans les professions libérales en France », Nouvelles Questions Féministes, Vol.23, 2004/3, p. 42 é 58.

40 Denis Ruelan, « Reportères de guerre », in Travail, genre et sociétés, La Découverte, n°36, 2016/2, p. 61-78.

41 En ce qui concerne les femmes, le risque et la peur du viol est une donnée supplémentaire.

... Les gens que je connais qui font ce type de boulot, on va dire comme photographe mais de la manière dont je le pratique, c'est toute notre vie. Je ne veux pas imposer ce que je fais à une femme, à des enfants, ou quoi que ce soit, pas de cette manière-là. Parce que je ne suis jamais chez moi. Je rentre pour prendre une douche, passer une nuit et refaire une valise et je repars le lendemain. Mais, c'est passionnant ! On verra, après c'est plus les hasards de la vie, et puis comment les choses évolueront. Je pense que si j'arrête ou si je modifie cette manière de travailler, ce sera plus pour des raisons personnelles, familiales ou couple, des choses comme ça, qui me feront réévaluer à ce moment-là la situation. Mais pour l'instant, j'ai pas d'enfant et donc, ça me convient. On va voir comment ça évolue mais c'est vrai que là, je suis dans une phase < d'ascension professionnelle >, voilà c'est un début de carrière où j'ai des signaux positifs, j'ai des boulots de plus en plus intéressants qui m'arrivent ou que je propose et je commence à avoir quelque chose qui me plaît vraiment. Même si ça m'oblige à avoir, on va dire, une situation précaire, dans le sens où tout mon boulot est précaire. » **Olivier**

Il n'en va pas de même pour le temps qui touche plus particulièrement les femmes. Il leur faut construire, avant l'âge de quarante ans, et une stabilité d'emploi et une vie maritale tout aussi stable, pour espérer avoir des enfants dans un double accomplissement professionnel et couple parental. Les hommes n'ont pas cette pression du temps, s'il leur faut quinze ou vingt ans pour construire cet emploi rêvé, ils estiment l'avoir.

« Un projet d'enfant... Pas pour l'instant. Parce que là je me consacre énormément à ma carrière, je n'ai pas de temps pour gérer une vie de famille, déjà j'ai ma vie de couple. Mais quand j'ai rencontré ma compagne, j'étais déjà dans ce projet professionnel, du coup c'était très clair que je voulais faire ce métier-là et elle accepte que je parte à l'autre bout du monde et que je ne sois pas tout le temps là. On veut quitter Paris, ne pas élever des enfants à Paris, donc dès que je suis assez connu on déménage en province, mais pour ça il faut que mon nom tourne assez dans la presse » **André**

Comme le confirme l'étude statistique, les hommes peuvent envisager une vie familiale beaucoup plus tardivement que les femmes et leur temps pour asseoir leur carrière n'est pas le même avant que ne se pose la question de la conciliation famille/travail. Là où certaines femmes photojournalistes disent ne pas vouloir d'enfants ou n'en n'ont pas eu, les hommes photojournalistes se limitent à dire

que ce n'est pas d'actualité mais sans jamais exclure la possibilité d'en avoir un jour.

« Je n'ai pas eu d'enfant tôt. J'aime comment je vis, j'ai du mal à penser comment je vais pouvoir intégrer un enfant dans ma vie. Et si on pense à l'argent, je n'ai pas de revenus fixes et mon copain soutient sa mère qui est sans emploi et son frère qui est musicien indépendant... Il a deux indépendants à sa charge. Mais je pense que si on veut vraiment des enfants on arrive à trouver un moyen » **Larissa**

La maternité est une situation à risque prise en compte par les femmes photojournalistes qui pour certaines ne veulent pas d'enfants.

« C'est la première année où je trouve un équilibre, je décroche des nouveaux clients, mais je ne gagne pas beaucoup, à peine le smic, je peux le faire parce que je suis jeune et que je n'ai pas d'enfants » **Antonia**

Il semble que le renoncement temporaire, voire définitif à avoir un enfant se retrouve aujourd'hui chez un certain nombre des femmes photojournalistes :

« Je veux pas d'enfants, notamment parce que le fait est que mon métier, depuis que je suis gamine, m'a bien fait comprendre que c'était impossible de gérer une famille et son indépendance et son métier. J'ai eu quand même beaucoup de copines qui ont eu des enfants et qui n'avaient pas le palier pour avoir leur congé maternité ... Je suis entourée de gens qui ont beaucoup de mal à faire valoir leurs droits en cas de grossesse. Mes deux dernières copines n'ont même pas eu de congé maternité. Elles se sont elles-mêmes arrêtées de travailler pendant deux/trois mois mais je crois que c'est leur mec qui ont du coup à assurer. Oui, ça j'avoue que c'est un gros souci. Les quelques copines auxquelles ça arrive, ça s'est soldé par un congé maternité forcé, pas payé et du coup qui a duré le moins possible » **Elisabeth**

Comme le souligne Ulrich Beck, si l'on s'en tient aux exigences du marché stricto sensu, rien ne milite en effet en faveur de la maternité, la société de marché étant une société sans enfant : « Le marché du travail exige de la mobilité sans tenir compte des situations personnelles. Le couple et la famille demandent le contraire. Dans le modèle de marché poussé à son paroxysme qui est caractéristique de la modernité, on présuppose que la société est exempte de familles et de couples. Chacun doit être autonome et libre d'obéir aux exigences du marché pour pouvoir subvenir matériellement à son existence. Le sujet du marché est l'individu seul, débarrassé de tout < handicap > relationnel, conjugal ou familial »⁴².

En ce qui concerne la paternité, les hommes photojournalistes tendent à considérer que le statut de travailleur indépendant constitue davantage une opportunité qu'un problème, notamment parce que ce statut offre une flexibilité qui facilite la conciliation entre travail et vie familiale. Reste que dans ces cas de figure, souvent la quotidienneté est assurée par les femmes.

« *Ma femme gérait les enfants quand je n'étais pas là mais quand j'étais là je gérais à cent pour cent, pas de hobby, rien, je les accompagnais et allais les chercher à l'école, je faisais à manger, tout de A à Z, les sorties du mercredi...* » **Alain**

Parmi les photographes rencontrés pour cette étude, lorsque les deux membres du couple sont amenés à se déplacer et à être flexibles, une organisation familiale très précise a été mise sur pied :

« *Pour les enfants, quand ils étaient petits, on ne partait pas en même temps, c'était soit mon mari soit moi et puis on a mis en place tout un système de garde avec des voisins. On payait une baby-sitter quoiqu'il arrive, qu'elle garde ou non les enfants et après elle gardait les enfants des voisins, on lui donnait de l'argent chaque mois et en échange elle ne pouvait pas nous dire non. Si on lui disait on part et à partir de demain faut aller les chercher à l'école pendant une semaine, elle le faisait. On a toujours eu un réseau et des amis parce qu'on n'avait pas de famille avec nous, ni mon mari ni moi* » **Elise**

« *Même avant d'être photographe, comme je voyageais beaucoup à l'étranger, nous avons décidé que la maison serait le nid et c'est toujours le cas d'ailleurs et que nous on en sortait mais que eux restaient dans le nid et qu'il y aurait une nounou à temps complet à la maison. Donc ça ça fait aussi partie des aménagements pour éviter les dommages collatéraux. Aujourd'hui les enfants sont partis et la nounou est toujours là, c'est devenu une amie. Moi aussi je rentre au nid pour réparer mes ailes, je peux rester trois jours sous la couette à récupérer* » **Inès**

Quand elles sont mères et actives, les femmes ne sont pas nécessairement interdites de carrière, mais souvent elles s'adaptent en partant pour des séjours plus courts et n'en subissent pas moins parfois le poids du regard social et le reproche qui leur est fait d'être une mère irresponsable :

« *Quand je suis partie en Amérique du sud, ça a été une démarche charnière. 15 jours avant de partir, j'ai vu mon ex-mari pour le prévenir que je partirai*

*minimum trois mois, j'ai vu ma banque, j'ai deux enfants à l'époque un ado et un plus petit, mon père pleurait en me disant : < tu ne te rends pas compte >. Mon fils m'a dit < si tu ne le fais pas tu les regretteras toujours, don vas-y > leur bénédiction m'a décidée. Moi on m'a dit : < tu es irresponsable, tu es mère de famille, c'est vachement égoïste >, il faut passer au-dessus de tout ça » **Inès***

Lorsqu'elles sont seules avec les enfants après une séparation, les départs peuvent devenir problématiques, tant vis à vis du regard social que de la réaction des enfants.

« *Quand les enfants étaient petits, je ne suis pas partie en reportage. Après quand j'ai quitté leur père, l'un avait 6 ans et l'autre 11 ans. Là j'ai commencé à partir. C'était vital, ma survie et là pas de problèmes les grands-parents s'en occupaient. Maintenant ça devient problématique parce qu'à 13 ans le plus jeune il n'écoute plus personne donc c'est hyper dangereux. Donc à chaque fois que je pars en reportage, il se passe quelque chose et il y a une catastrophe. On m'appelle parce que mon fils a eu un accident ou traîne dans la rue et je ne reviens pas, mais c'est usant. Et puis s'excuser auprès des enfants, < dire je pars mais c'est pour le boulot > et ça reste un abandon qui est ressenti par les enfants alors que je vais juste bosser. Etre obligé de s'excuser, d'expliquer pourquoi on a besoin de partir* » **Anna**

D'une manière générale, en dehors de la question très concrète des déplacements et reportages qui demandent une grande organisation, la vie quotidienne de travail peut également être atteinte par la venue de l'enfant :

« *Mon grand frein ça a été mon fils, même si ça reprend un peu maintenant qu'il est plus grand. Je sais qu'il y a des femmes qui disent que ce n'est pas le cas, mais j'ai du mal à le comprendre. Un enfant, c'est... en nombre d'heures, basiquement, ça change les choses. Je travaillais beaucoup plus avant, et puis il y a l'âge, je l'ai eu à quarante ans et même si j'ai beaucoup d'énergie j'en ai moins qu'à 20 ans... C'est toute une organisation si on veut aussi passer du temps avec son enfant et ça m'a freinée. Pas tellement sur les départs que j'ai toujours pu gérer avec ma mère qui venait s'occuper de lui quand je partais et avec son père maintenant qu'il est plus grand. C'est plus toute ma méthode de travail que j'ai dû changer, la gestion du travail... L'école appelle, il y a des problèmes et je suis capable de rester deux jours sans arriver à travailler... »*

Dans un milieu de travail où la concurrence est forte et où à priori rien ne pose de limites aux modalités et à l'offre de travail, la maladie et la maternité ont en commun qu'elles projettent dans les réseaux l'image d'une personne qui ne sera pas totalement disponible au travail, ce qui devient vite un handicap.

Au-delà de ces tensions qui traversent la vie des femmes photojournalistes une fois l'enfant né, il est également nécessaire d'évoquer les difficultés (et non des moindres) auxquelles elles se heurtent pendant la grossesse et des stratégies qu'elles sont obligées de mettre en place :

« *Je n'ai eu que des grossesses comme <problèmes de santé> (rire) mais j'étais en poste donc ça s'est bien passé pour le congé maternité. Je vois des amies indépendantes qui sont enceintes, c'est une galère sans nom, c'est pour ça que j'ai fait des bébés CDI parce que je savais qu'en tant qu'indépendante ça allait être compliqué* » **Anna**

Les femmes désirant avoir un enfant et toucher un congé maternité correct choisissent alors délibérément d'être dans une situation de polyactivité ou de salariat :

Nathalie: Pas de grossesse sereine sans stratégie

« *Les pigistes femmes ne sont absolument pas préparées à devenir mère, c'est un sacré bouleversement au niveau du travail. Je trouve qu'il devrait y avoir un accompagnement particulier parce que ça isole énormément. Si on se coupe complètement où qu'on se retrouve isolée, c'est très difficile de ne pas perdre les pédales au risque de se retrouver en mauvaise posture* »

Nathalie a d'abord fait une école publicitaire de prises de vues studio (Ecole des Gobelins) à Paris avant de s'apercevoir que le travail en intérieur n'était pas son « truc » et d'entamer une formation de photojournaliste à l'EMICfd. Elle commence à travailler comme pigiste en démarchant les magazines au début des années 2000. S'enchaînent des collaborations qui, pour certaines durent 10 ans, « des employeurs fixes » avec qui elle a de très bonnes relations.

« *J'ai passé 3 ans entre Paris et Abu Dhabi à partir de 2009, j'ai alors opté pour le statut d'auto-entrepreneur, en plus de mes activités de pigiste, afin de pouvoir facturer mes clients particuliers à l'étranger et régler mes impôts en France à distance en choisissant l'option <libératoire de l'impôt>* »

Néanmoins quand elle décide d'avoir son premier enfant (né en 2012) les choses commencent à se compliquer tant au niveau de la préparation de son congé maternité que de la garde d'enfant ou de la reprise du travail.

« *Et là, j'ai découvert les difficultés du pigiste ou plutôt de <la> pigiste à financer un congé maternité. Ça a été épique...* »

« *Je ne peux entièrement m'investir dans ce métier qui me passionne, car pour vivre, je dois cumuler avec une autre activité. Mon statut de photographe indépendante ne m'aurait jamais permis d'avoir un cadre de soins rassurants et des revenus décents pour mener ma grossesse à terme en 2018* ».

Ludmila l'énonce clairement : « *Mon congé maternité, rien du tout, je n'ai jamais rien touché. On a droit à rien donc ça c'est clair. Heureusement que j'étais avec un compagnon sur qui j'ai pu me reposer et puis j'avais quelques économies...* ». Mais devoir dépendre du conjoint pour pouvoir tenir financièrement pendant et après la grossesse n'est pas toujours bien vécu par des femmes habituées à mener leur vie professionnelle de façon indépendante : « *Ayant eu de grosses difficultés à financer mon congé maternité pour mon premier enfant, j'ai dû anticiper cette seconde naissance sur deux ans ne voulant pas avoir les mêmes angoisses financiers. Je ne m'imaginai absolument pas dépendre entièrement de mon conjoint pendant cette grossesse* ».

En premier lieu, il lui faut choisir à quel régime elle s'adresse pour son congé-maternité. En effet, pour les besoins de son travail qui se partage entre la presse, le corporate et le travail pour les particuliers. Nathalie cumule alors les trois régimes : pigiste, auteur aux Agessa et auto-entrepreneur. Ce sont des collègues et amies avec qui elle échange sur le sujet qui pallient dans un premier temps le manque d'informations précises.

« *Toutes m'ont dit surtout ne te lance pas là-dedans avec l'Agessa, tu n'auras que des emmerdements, essaies de passer par la sécurité sociale traditionnelle.* »

Mais si on est tout seul, qu'on n'a pas de contacts ou de personnes qui travaillent depuis plusieurs années et avec qui on peut échanger, ce n'est pas évident de choisir ce qui est le mieux »

Se tournant vers la Sécurité Sociale, elle apprend, suite à un entretien avec une conseillère, que le montant du congé maternité est essentiellement calculé à partir du revenu des trois derniers mois d'activité en plus de l'ensemble de l'année. Or, ces trois derniers mois de grossesse ont de fortes chances d'être des mois où l'on travaille moins.

« Quand on est photographe on trimballe du matériel lourd, on doit se déplacer, prendre les transports ce qui devient compliqué quand on est enceinte jusqu'aux yeux et encore je fais partie des privilégiées parce que j'ai eu une grossesse facile. Mais les derniers mois sont ceux où à priori on travaille un peu moins et plus lentement »

Avec le recul, elle estime – contrairement à d'autres de ses collègues rédactrices pigistes qui n'ont rien touché lors de leur congé maternité – avoir eu la chance de rencontrer une conseillère à la Sécurité Sociale qui lui explique clairement la situation et la conseille au mieux.

« Moins de choses étaient gérées par internet et on pouvait encore rencontrer des conseillers. Maintenant ça devient de plus en plus compliqué, ce n'est pas internet qui donnera des conseils judicieux... »

Grâce aux informations et aux conseils recueillis, elle décide de tout mettre en œuvre pour que les revenus de ses trois derniers mois lui permettent d'avoir un congé-maternité suffisant pour vivre sans mettre sa grossesse en danger et sans être obligée de se reposer financièrement sur son conjoint. Le salut viendra de ses employeurs.

« Je n'ai dû la tranquillité de mon congé maternité qu'à deux de mes employeurs. Le premier a eu gentillesse de me faire travailler en bureau alors que j'étais enceinte. C'était un client avec lequel je travaillais depuis des années et avec qui j'ai négocié cette possibilité-là. Pour le second, dans la presse, j'avais pris rendez-vous avec le service comptable et heureusement je suis tombée sur une comptable femme qui a très bien compris mon problème. J'avais une grosse pige qui me faisait l'équivalent d'un mois de salaire qui devait tomber tel mois et je leur ai demandé de la décaler sur un mois qui serait comptabilisé

par la sécurité sociale. C'est grâce à eux que j'ai eu de bons revenus sur les trois derniers mois »

Quand elle veut reprendre le travail à la fin de son congé maternité, elle est obligée de changer son fusil d'épaule, car être absente un certain temps signifie revenir dans un paysage de la presse qui peut s'être modifié : des magazines arrêtent parfois du jour au lendemain ou des collaborateurs avec qui on avait l'habitude de travailler ont été licenciés. C'est le « corporate » qui lui permet alors de remettre le pied à l'étrier.

« J'ai eu des commandes qui sont revenues au fur et à mesure pour de la photo scolaire et en crèche. Physiquement, après une grossesse et un accouchement c'est toujours difficile de reprendre, le physique ne suit plus vraiment, on a plus d'abdos, porter un sac qui fait 15 tonnes, marcher beaucoup et être debout tout le temps ce n'est pas toujours simple et ce boulot-là me permettait de ne pas trop forcer et d'être à la maison le soir à des heures à peu près correctes »

A cette époque elle habite en région parisienne et se heurte à l'absence de place en crèche et à la difficulté de trouver une assistante maternelle, l'argent mis de côté pendant son congé maternité et l'aide de la CAF, lui permettent de financer le salaire d'une assistante maternelle pendant deux ans.

« Ce que la CAF ne précise pas aux parents, c'est qu'en tant qu'employeur on va devoir verser des indemnités de fin de contrat à son assistante maternelle, comme n'importe qu'elle entreprise, ce qui financièrement est loin d'être une brindille. Inutile de préciser que la CAF ne contribue pas à ce montant »

En 2015 son mari est muté et ils quittent la région parisienne pour s'installer en province, non sans se heurter à de nouvelles difficultés pour trouver du travail.

« Professionnellement le déménagement n'a pas été simple, mon mari avait un travail qui l'attendait, mais moi non... Il fallait tout refaire, redémarrer à zéro. Un client parisien a essayé de m'aider en me mettant sur les plannings des photographes scolaires absents ou malades en région, donc sur un très large secteur. Je faisais des kilomètres pour aller travailler, je partais à 5h du matin et je rentrais chez moi à 20h pour un salaire très modique. Mon fils allait à l'école et c'est mon mari qui s'en occupait »

Elle tient un an avant de sentir que l'épuisement prend le dessus et qu'il devient dangereux

pour elle de parcourir tous ces kilomètres en voiture. Elle trouve alors un travail à mi-temps dans un collège qui lui permet de continuer à faire des reportages.

« En prévenant mon employeur suffisamment en avance je pouvais partir en reportage et je rattrapais mes heures en fonction de mes absences »

Souhaitant avoir un second enfant, rester dans la région et s'installer dans une maison, elle doit à nouveau faire un choix. Elle transforme son mi-temps et plein-temps et arrête complètement la photographie pendant un an afin de pouvoir contribuer à l'obtention d'un prêt.

« Avoir un crédit en me déclarant pigiste c'était mission impossible, un mi-temps ça ne passerait pas non plus, le courtier me l'a clairement dit. Donc j'ai été obligée de choisir. En tant que femme, si vous souhaitez avoir un autre enfant et construire un peu plus votre vie personnelle, ça devient très compliqué de rester pigiste, surtout quand on ne peut plus se fier aux employeurs presse qui peuvent mettre la clé sous la porte du jour au lendemain. C'est chaque fois un sacerdoce, vous êtes écartelée entre le temps et l'argent. Lorsque j'ai voulu avoir un deuxième enfant, j'ai anticipé sur deux ans. J'ai pris un boulot qui ne m'intéressait pas mais qui me permettait de financer mon congé maternité et un congé parental puisque je voulais au moins pouvoir être totalement présente avec mes deux enfants pendant un an »

Lorsqu'elle décide se renseigner sur les conditions d'un congé parental pour cette seconde naissance, elle se rend à la CAF ou de nouvelles surprises l'attendent :

« Heureusement j'ai réussi à obtenir un rendez-vous afin de pouvoir être aidée pour remplir le questionnaire de plus de 4 pages, destiné à valider la demande de congé parental. Je ne voulais pas faire d'erreurs et surtout ne négliger aucunes pièces justificatives. Lors de ce rendez-vous j'ai découvert

que si je souhaitai prendre un congé parental, je devais me radier du régime d'auto entrepreneur, source potentiel de facturation, donc de revenus. Si je ne m'étais pas déplacée, si j'avais simplement rempli mon dossier (téléchargé sur le site internet de la CAF) sans me radier, la conseillère m'a confirmé qu'en cas de contrôle, la CAF aurait alors été en droit de ponctuer la moitié de mon revenu de congé parental... celui-ci s'élève à 680 euros/mois. Cette information n'est écrite nulle part »

Aujourd'hui, compte tenu de la disparition de magazines, du prix des piges qui baissent, d'une presse qui paie de moins en moins en salaire et du turn-over des contacts que l'on peut avoir dans les magazines, elle souhaite changer de cadre tout en restant dans la partie et vise le métier d'Assistante digitale. Sa rencontre avec des clients issus du monde de l'entreprise et son passage à l'ASCAPE, une association d'aide de retour à l'emploi qu'elle avait contacté lors de son installation en province lui ayant permis d'affiner son nouveau projet professionnel :

« Ils m'ont aidé à prendre la mesure de ce que je voulais faire. Je voulais tout changer ! Cela m'a aussi permis de découvrir le travail en équipe et de créer de nouveaux formats numériques (P.O.M: petit outil multimédia). Dans l'idéal j'aimerais travailler pour une agence de communication ou devenir assistante digitale pour un regroupement de petites entreprises. Mais si on veut que les gens puissent être flexibles et se reconvertir, Il faut qu'ils puissent se former et ça c'est une inégalité criante de la société d'aujourd'hui où l'essentiel des formations va aux salariés. D'une façon générale c'est envers les gens non salariés qu'on est le plus exigeant. C'est assez paradoxal... Et en plus quand on est mère, les choses se compliquent, le stage que j'ai fait à l'INA pour me former en montage vidéo (2016) c'était à Bry sur Marne, donc il a fallu que je parte une semaine en région parisienne, organiser les choses pour mon fils, être hébergée sur place...»

Conclusion

De par leur histoire, des groupes comme les journalistes pigistes ou les intermittents du spectacle ont pu bénéficier de la protection sociale des salariés tout en étant dans leur travail proches des prestataires de service indépendants (dans plusieurs pays, ils n'ont pas le statut de salarié). Le glissement que la presse opère vers l'Agessa change la donne depuis plusieurs années. L'analyse économique de la précarité tient compte de trois éléments : la discontinuité (portant sur le temps de travail), le revenu (dont le niveau découle du taux de rémunération et de la discontinuité) et la protection sociale. On le voit ainsi chez les photojournalistes, la précarité liée au baisse de revenus semble encore aggravée par le sentiment qu'ont les photojournalistes non payés en salaires de ne pas avoir une « bonne » protection sociale et une retraite qui leur permette de vivre correctement. De la part d'une population vieillissante, c'est logiquement la retraite qui préoccupe le plus, mais la profession s'étant féminisée et les conditions du métiers s'étant durcies (comme sur les manifestations des gilets jaunes), les revendications sur les prestations maternité apparaissent ainsi que des inquiétudes sur la prise en charge en cas d'accident.

Le photojournalisme ou plutôt la presse qui le faisait vivre n'ont pas été épargnés par la nouvelle forme d'organisation du travail qui traverse toute la société. Les gestionnaires ont progressivement remplacé les gens de métier et ont réduit le travail à un ensemble de tâches purement quantifiables et dont la performance est chiffrable. Or, avoir des projets ou des reportages qui sont jugés par des gens de métier n'a plus rien à voir avec l'évaluation mise en place et réalisée par des gestionnaires. De plus, ces dispositifs tendent à détruire tout ce qui était vital au travailleur : la reconnaissance, l'amour du travail bien fait, la coopération, etc. Le chapitre intitulé « Mon métier, ma passion, ma souffrance » au début de ce rapport peut également en faire la conclusion. Il existe chez les photojournalistes rencontrés un fort degré d'engagement et d'investissement, une flexibilité acceptée, voire revendiquée, un arbitrage entre le bonheur et la gratification d'exercer ce métier et le peu des gains matériels qui se solde par la nécessité de compléter ses revenus avec d'autres activités. Mais cette nouvelle organisation du travail, outre la précarité et/ou un sentiment de précarisation qu'elle peut entraîner s'avère nuisible pour la santé psychique : souffrance éthique, pathologies de surcharge (troubles musculo-squelettiques), dépréciation de soi-même, dépression, burn out, etc. En pratique, les photojournalistes doivent donc faire des arbitrages entre les différents risques, car les stratégies déployées pour se prémunir contre un risque pouvant entraîner ou aggraver un autre risque.

Pour une part il leur est important d'éviter le surmenage et l'épuisement, puisque tomber malade affecterait leur volume de travail et leurs revenus, mais pour une autre part le fait de diminuer sa charge de travail afin de préserver sa santé, surtout à mesure qu'on avance en âge, peut causer de graves problèmes de sous-emploi et donc de revenus.

L'une des stratégies mise en place pour tenir au travail est de « faire attention au corps » mais comme le souligne Jean de Kervasdoué⁴³, on n'insiste jamais assez sur le fait que les « facteurs de risque », comme fumer, boire, trop manger, mal manger... ne sont pas des causes de décès. Entre tous ces facteurs de risques, il y a le temps, la maladie, la malchance, et, nous pourrions ajouter, les faits sociaux comme les conditions de travail et la précarité. Les messages de santé publique tendent à l'oublier quand ils somment chacun de se protéger et de voir dans leur santé un capital qu'il convient de protéger et bien faire évoluer. Or, les transformations du travail qui se traduisent entre autre pour les photojournalistes par une intensification, une précarisation et la mise à mal du concept de réciprocité sociale sont pathogènes et ont des effets néfastes sur la santé physique et psychique.

43 Jean de Kervasdoué, « Les prêcheurs de l'apocalypse. Pour en finir avec les délires écologiques et sanitaires », Plon, 2007, p. 67.

Irène Jonas, Sociologue et photographe indépendante, elle a notamment publié « L'individu autodéterminé », L'Harmattan, 2003 ; « Mort de la photo de famille ? De l'argentique au numérique », Paris, L'Harmattan, 2010 ; « Une dernière image pour la vie », dans Une autre histoire de la Photographie, Musée Français de la Photographie, Flammarion, 2015. irene.jonas@free.fr
www.irenejonas.fr Cette publication n'est pas une version définitive.

Entretiens :

55-60 ans

Bernard (58 ans)
Alain (58 ans)
Paul (56 ans)
Elise (55 ans)
Emmanuel (60 ans)

50-55 ans

Anne (52 ans)
Christine (51 ans)
Dominique (52 ans)
Etienne (51 ans)
Inès (52 ans)
Patrick (54 ans)
Gaspard (54 ans)
Jean (54 ans)
Stone (52 ans)

40-50 ans

Anna (43 ans)
Michel (50 ans)
Ludmila (49 ans)

35-40 ans

Florence (35 ans)
Janine (38 ans)

30-35 ans

André (32 ans)
Olivier (30 ans)
Larissa (34 ans)
Elisabeth (34 ans)
Julien (31 ans)
Nathalie (33 ans)

- de 30 ans

Antonia (26 ans)
Alec (27 ans)

2 entretiens complémentaires :
Théodore et Charles

Conception graphique : Clément Valette

Au cours de l'année 2019, la Saif et la Scam ont commandité une étude sur la santé des photographes au travail. Cette étude a été confiée au Céreq (Centre d'Étude et de Recherches sur les Qualifications) et à Irène Jonas, sociologue, pour effectuer respectivement une enquête quantitative et qualitative.

Un questionnaire portant sur la santé au travail et notamment sur le versant des risques psychosociaux a été élaboré conjointement par le Céreq, la Saif et la Scam et adressé à plus de 4 000 photographes professionnels ; en parallèle Irène Jonas a mené 27 entretiens individuels avec un panel de photographes représentatif de la profession et plus particulièrement du photojournalisme.

Ce document collecte les 27 témoignages recueillis par Irène Jonas au cours du printemps 2019.

Cette enquête a été menée sous forme d'entretiens semi-directifs en tenant en compte les variables d'âge et de sexe, des hommes et des femmes, des jeunes qui entrent dans le métier tel qu'il est aujourd'hui et des photographes plus âgés qui ont vu les choses changer au fil du temps. Au niveau économique trois éléments ont été évoqués : la discontinuité (portant sur le temps de travail), le revenu (dont le niveau découle du taux de rémunération et de la discontinuité) et la protection sociale. Au niveau sociologique, les différents temps du reporter-photographe : l'amont du reportage, le reportage lui-même, l'aval ainsi que les temps de latence.

Les conséquences de ces différents temps sur la vie quotidienne, la vie familiale et la santé (sommeil, visites chez le corps médical, alimentation, stress, dépression, etc.) ont été abordés en mettant l'accent sur les risques psychosociaux.

la saif

Société des Auteurs
des arts visuels
et de l'Image Fixe

Saif
82, rue de la Victoire,
75009 - Paris
T : 0033 1 44 61 07 82
www.saif.fr

Scam*

*Société civile
des auteurs multimedia

Scam
5, avenue Vélasquez,
75008 Paris
T : 0033 1 56 69 58 58
www.scam.fr